

การวิเคราะห์แก่นเรื่องจากภาพลักษณ์ในนวนิยายเรื่อง "ไอ บอเนอร์ เดส์ ตามส์"
ของเอมิล โซลา

นางสาวจุฑารัตน์ เย็นพัฒนา

สถาบันวิทยบริการ

จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

วิทยานิพนธ์นี้เป็นส่วนหนึ่งของการศึกษาตามหลักสูตรปริญญาอักษรศาสตรมหาบัณฑิต

สาขาวิชาภาษาฝรั่งเศส ภาควิชาภาษาตะวันตก

คณะอักษรศาสตร์ จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

ปีการศึกษา 2545

ISBN 974-17-1305-3

ลิขสิทธิ์ของจุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

L'ANALYSE THEMATIQUE A TRAVERS LES IMAGES DANS
"AU BONHEUR DES DAMES" D'EMILE ZOLA

Mademoiselle Jutharat Yenpaht

สถาบันวิทยบริการ

จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย
Cette Thèse Fait Partie des Études Supérieures Conformément
au Règlement du Diplôme d'Études Supérieures

Section de Français Département des Langues Occidentales

Faculté des Lettres Université Chulalongkorn

Année Académique 2002

ISBN 974-17-1305-3

Sujet L'ANALYSE THEMATIQUE A TRAVERS LES IMAGES
DANS "AU BONHEUR DES DAMES" D'EMILE ZOLA
Par Jutharat Yenpaht
Section Français
Directrice de Thèse Mademoiselle Suwanna Satapatpattana, Ph.D.

Accepté par la Faculté des Lettres, Université Chulalongkorn comme faisant partie
de la Maîtrise, Conformément au Règlement du Diplôme de Maîtrise :

..... Doyenne de la Faculté des Lettres
(Professeur Assistant M.R. Kalaya Tingsabadh, Ph.D.)

Le Jury

..... Présidente
(Professeur Associé Walaya Wiwatsorn, Ph.D.)

..... Membre
(Professeur Associé Kachitra Bhangananda, Ph.D.)

..... Membre
(Mademoiselle Suwanna Satapatpattana, Ph.D.)

จุฑารัตน์ เข็นพัฒนา : การวิเคราะห์แก่นเรื่องจากภาพลักษณ์ในนวนิยายเรื่อง “โอ บอเนอร์ เดส์ คามส์” ของเอมิล โซลา (L’ANALYSE THEMATIQUE A TRAVERS LES IMAGES DANS “AU BONHEUR DES DAMES” D’EMILE ZOLA) อาจารย์ที่ปรึกษา : อาจารย์ ดร.สุวรรณา สถาปิตย์พัฒนา, 93 หน้า. ISBN 974-17-1305-3

วัตถุประสงค์ของวิทยานิพนธ์เรื่องนี้ คือ การวิเคราะห์แก่นเรื่องจากภาพลักษณ์ในนวนิยายของเอมิล โซลาเรื่อง “โอ บอเนอร์ เดส์ คามส์”

โซลาใช้ภาพลักษณ์ที่ชัดเจนและมีชีวิตชีวาเพื่อสะท้อนแก่นเรื่องหลักของนวนิยายคือ ความรุ่งโรจน์ของระบบการค้าแบบใหม่ในช่วงจักรวรรดิที่สองโดยนำเสนอภาพห้างสรรพสินค้าที่ทันสมัยซึ่งเป็นรูปแบบหนึ่งของการแข่งขันในสังคมวัตถุนิยม และแสดงให้เห็นความแตกต่างจากภาพร้านค้าขนาดเล็กในระบบการค้าแบบเก่าซึ่งถูกคุกคามจนล่มสลายไปในที่สุด อาจกล่าวได้ว่าภาพห้างสรรพสินค้าเป็นสัญลักษณ์แห่งชีวิต ในขณะที่ภาพร้านค้าขนาดเล็กเป็นสัญลักษณ์แห่งความตาย ผู้ประพันธ์ได้สอดแทรกภาพลักษณ์ต่างๆ เหล่านี้ในบทบรรยายสภาพชีวิตและผ่านทางมุมมองของตัวละคร การศึกษาวิเคราะห์ภาพลักษณ์จึงช่วยให้เข้าใจแก่นเรื่องและแนวคิดของโซลาเกี่ยวกับความเจริญก้าวหน้าของสังคมอุตสาหกรรมฝรั่งเศสในศตวรรษที่ 19 ได้ดียิ่งขึ้น

สถาบันวิทยบริการ จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

ภาควิชา ภาษาตะวันตก

ลายมือชื่อนิสิต

สาขาวิชา ภาษาฝรั่งเศส

ลายมือชื่ออาจารย์ที่ปรึกษา

ปีการศึกษา 2545

ลายมือชื่ออาจารย์ที่ปรึกษาร่วม

4180239022 : MAJOR : FRENCH

KEY WORD : THÈMES / IMAGES / ÉMILE ZOLA / AU BONHEUR DES DAMES

JUTHARAT YENPAHT : L'ANALYSE THEMATIQUE A TRAVERS LES
IMAGES DANS "AU BONHEUR DES DAMES" D'EMILE ZOLA.

DIRECTRICE DE THÈSE : MADEMOISELLE SUWANNA SATAPATPATTANA,
Ph.D., 93 pp. ISBN 974-17-1305-3

L'objectif de ce mémoire est d'analyser le thème de la modernité à travers les images dans "Au Bonheur des Dames" d'Émile Zola.

Zola se sert des images explicites et vivantes afin d'exprimer le thème principal du roman : la croissance du nouveau commerce du Second Empire. En présentant le grand magasin, nouvelle forme de commerce, Zola emploie les images prônant la modernité, la lutte entre les hommes dans la société matérialiste, tandis qu'il déplore les petites boutiques de l'ancien commerce menacées de ruine. Les images du grand magasin et des petites boutiques prennent le sens symbolique. Le grand magasin représente la société moderne en pleine mutation, symbole de la vie, alors que les petites boutiques représentent la société traditionnelle vouée à la disparition, symbole de la mort. Ces images, qui se parsèment tout au long du récit, exposent le thème cher à ce grand romancier, en même temps qu'elles proposent au lecteur un tableau vivant de la société industrielle française du XIXe siècle.



Département **Langues occidentales**

Section **Français**

Année académique **2002**

Signature de l'Étudiante.....

Signature de la Directrice

Signature du Co-Directeur

DEDICACE

En tout premier lieu, qu'il me soit permis d'exprimer mes sincères remerciements et ma profonde reconnaissance à ma directrice de mémoire, Mademoiselle Dr.Suwanna Satapatpattana, dont la gentillesse, les précieux conseils, les encouragements constants et la patience m'ont permis d'achever ce mémoire.

Je tiens également à manifester ma reconnaissance et mes vifs remerciements au Professeur Associé Dr. Poinkramme Paneburana qui m'a donné les conseils éclairés, ainsi que les encouragements et la sympathie constants.

Mes vifs remerciements vont également à Madame Patcharin Jetsadangkul qui a bien voulu consacrer son temps à la correction des fautes de langue, ainsi qu'aux professeurs de la section de Français, qui ont bien voulu trouver de l'intérêt à ma recherche.

Je tiens également à manifester ma reconnaissance aux auteurs des références bibliographiques, qui m'ont apporté de précieux enseignements et de riches connaissances, ainsi qu'à toutes les personnes qui m'ont fourni des documents utiles.

J'exprime particulièrement ma reconnaissance et mes vifs remerciements à mes parents et à tous les membres de ma famille, qui m'ont soutenu dans tous les domaines et qui m'ont encouragé à travailler jusqu'à l'achèvement de ce mémoire. Mes vifs remerciements vont également à mes amis et à mes collègues de l'Université Naresuan.

Enfin, ma gratitude la plus sincère s'adresse à l'Université Naresuan pour le support financier, sans lequel rien de ce que nous avons accompli n'aurait été possible.

Jutharat Yenpaht

TABLE DES MATIERES

RESUME (Thai).....	iv
RESUME (Français).....	v
DEDICACE.....	vi
TABLE DES MATIERES.....	vii
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I : L'image du grand magasin.....	3
1.1 Cadres historique, économique et social.....	3
1.2 Esquisse du réel : le travail de la documentation de Zola.....	6
1.2.1 Les notes de lectures.....	7
1.2.2 Les notes d'observation.....	10
- Les choses vues.....	10
- Les interviews.....	12
1.3 La naissance d'une nouvelle forme de commerce.....	15
1.3.1 L'architecture nouvelle.....	15
1.3.1.1 La dimension du magasin.....	16
1.3.1.2 La diversification des matériaux.....	19
1.3.1.3 La décoration luxueuse.....	20
1.3.2 La disposition intérieure du magasin.....	23
1.3.3 Les nouvelles méthodes de vente.....	27
1.3.3.1 La rapidité de rotation du capital.....	27
1.3.3.2 La séduction de la clientèle.....	29
- L'entrée libre.....	29
- La vente à prix marqué et à petit bénéfice... ..	30
- L'exclusivité des soies.....	31
- La présentation des marchandises.....	31
- La réclame ou la publicité.....	32
- Les << rendus >>.....	35
- Les commodités offertes à la clientèle.....	35

CHAPITRE II : L'image du monde du commerce	
à travers les personnages.....	38
2.1 Le monde du grand magasin : le modernisme.....	38
2.1.1 Le personnel.....	39
2.1.1.1 Le patron	39
2.1.1.2 L'adjoint du patron : Bourdoncle.....	45
2.1.1.3 Les subalternes.....	47
2.1.2 Les clientes.....	49
2.2 Le monde de la petite boutique traditionnelle :	
le traditionalisme.....	56
2.3 Le regard de Denise sur les deux commerces ennemis.....	69
2.4 Le monde des sentiments :	
la symbiose entre la modernité et la sensibilité.....	77
2.4.1 Le triomphe de l'amour honnête.....	77
2.4.1.1 Le respect de la femme.....	81
2.4.1.2 La dévalorisation de l'argent.....	83
2.4.2 L'esprit maison.....	86
CONCLUSION.....	90
BIBLIOGRAPHIE.....	91
BIOGRAPHIE	93

สถาบันวิทยบริการ
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

CHAPITRE I

L'image du grand magasin

Dans l'ébauche de *Au Bonheur des Dames*, Zola déclare qu'il veut faire « le poème de l'activité moderne ». Ce grand roman de Zola présente le haut commerce, un des quatre milieux qui, selon l'auteur, sont les composantes de la société moderne¹. Attiré notamment par la révolution commerciale du Second Empire (1852-1870), Zola révèle dans cet ouvrage tous les aspects de l'activité commerciale. Partisan du progrès, il nous fait voir l'essor du grand magasin face à la ruine des petites boutiques traditionnelles. Or, le grand magasin nommé *Au Bonheur des Dames* qui est aussi le titre du roman, doit son succès à la modernisation de son architecture, à l'aménagement intérieur des rayons et des services, ainsi qu'à ses nouvelles méthodes de vente. Pour mieux comprendre cette modernité que prône *Au Bonheur des Dames*, l'étude sur les cadres historique, économique et social ainsi que le travail de documentation de Zola nous semble indispensable.

1.1 Cadres historique, économique et social²

Zola écrit *Au bonheur des Dames* en 1882, mais il situe l'action romanesque du mois d'octobre 1864 au mois de février 1869, sous le Second Empire, l'époque où la France est en pleines transformations. Voici les grands traits de cette époque.

À la suite de la découverte des mines d'or de Californie en 1845, et de celles d'Australie en 1851, la folie de l'argent s'empare de la France : la monnaie se multiplie, l'ambition de la spéculation saisit tout le monde, en particulier la bourgeoisie. Le Paris sous le Second Empire devient une des places financières les

¹ Il y a quatre milieux dans le monde moderne de Zola : peuple (ouvrier, militaire), commerçants (banque, industrie, haut commerce), bourgeoisie, grand monde (fonctionnaires officiels font partie du grand monde), et un monde à part (putains, meurtriers, prêtres, artistes).

² Voir Catherine Salles, *Le Second Empire, 1852-1869 l'économie nouvelle*, Paris, Librairie Larousse, 1985, pp.69-80.

plus importantes de l'Europe. Désireux de rendre prospère l'économie française, Napoléon III s'engage à moderniser le pays. Il entreprend d'abord dans le domaine financier, en passant par les banques. Deux principaux organismes de crédit sont fondés dès 1852 : le Crédit foncier et le Crédit mobilier. Le premier a pour objectif de soutenir les grands travaux d'urbanisation, tandis que le second se consacre au financement de l'industrie ; Napoléon III participe au développement de nombreuses entreprises industrielles tant qu'en France qu'à l'étranger. À l'instar du Crédit mobilier, de nombreuses banques nouvellement fondées placent l'argent de leurs clients dans les affaires. Le système bancaire entraîne de nouvelles habitudes : l'utilisation des billets de banque et la reconnaissance de la valeur légale des chèques.

Pour renforcer le développement économique, Napoléon III effectue l'amélioration des moyens de transport. Les réseaux ferroviaires se multiplient dans les provinces pour que les produits agricoles ou manufacturés, matières premières nécessaires aux industries, puissent circuler rapidement. Des routes nationales sont construites dans toute la France. La navigation maritime assure le transport des marchandises pour les pays d'Orient.

Quant à la rénovation du commerce, l'empereur institue le libre-échange, dont l'abaissement des barrières douanières contribue à développer le commerce extérieur. Ce système permet non seulement la circulation des marchandises entre la France et les pays d'Europe, mais aussi la concurrence qui accélère le développement des industries françaises. Deux grandes expositions universelles sont organisées successivement en 1855 et en 1867 à Paris.

Le commerce intérieur prospère grâce à l'apparition des grands magasins particulièrement à Paris. Le premier, *Au Bon Marché*, est fondé en 1852 par Aristide Boucicaut et sa femme. M. Boucicaut crée une nouvelle méthode de vente. À l'exemple du propriétaire du *Bon Marché*, Chauchard, son rival, fonde en 1855, rue de Rivoli, *le Louvre* ; un ancien employé de Boucicaut, Jaluzot, installe en 1865 près du nouvel Opéra, les grands magasins du *Printemps* ; un camelot Ernest Cognacq et sa femme, sont les fondateurs d' *À la Samaritaine*. Le *Bonheur des Dames* se fait l'écho de la croissance des grands magasins. Zola fait passer dans le roman les

innovations commerciales de Boucicaut à travers le nouveau système de travail d'Octave Mouert, patron du *Bonheur des Dames*.

En ce qui concerne le cadre urbain, Napoléon III envisage la restructuration de la capitale pour résoudre le problème de la surpopulation, de la malpropreté et de la circulation. Ainsi déclare-t-il en 1850 :

<< Paris est bien le cœur de la France ; mettons tous nos efforts à embellir cette grande cité, à améliorer le sort de ses habitants. Ouvrons de nouvelles rues, assainissons les quartiers populaires qui manquent d'air et de jour, et que la lumière bienfaisante du soleil pénètre partout dans nos murs. >>³

Il trace lui-même le plan des travaux et prend pour collaborateur Haussmann, préfet de la Seine, pour mener à bien les travaux d'urbanisation entrepris en 1853. Ce dernier exécute les travaux de voirie qui jouent un rôle de premier plan. Il s'agit de la percée de nouvelles voies rectilignes largement accessibles aux voitures, bordées de trottoirs, plantées d'arbres et éclairées au gaz. Le percement a pour objectif d'améliorer la circulation et de vaincre l'insalubrité en laissant place à l'air et à la lumière.

Zola évoque dans *Au Bonheur des Dames* la métamorphose de Paris. Il fait allusion aux travaux de voirie et décrit minutieusement le percement de la rue du Dix-Décembre⁴, entrepris en 1867. C'est une grande voie entre la place de la Bourse et la place de l'Opéra, avec les percées de la rue Choiseul et de la rue de la Michodière. Pour construire cette grande voie, partout on démolit les vieux quartiers, le quartier de l'Opéra en est un témoignage important. Dans son roman, Zola décrit l'inauguration de la nouvelle façade du *Bonheur des Dames* sur la rue du Dix-Décembre, et nous fait voir cette rue qui devient une large voie circulatoire où six voitures peuvent rouler de front :

³ Centre national de documentations pédagogiques, *Le Paris d'Haussmann. Au nom de la modernité*. Textes et documents pour la classe, du 1er à 15 avril 1995, N° 693, p.8.

⁴ Actuellement rue du Quatre-Septembre, dans le 2e arrondissement.

<< Vers l'Opéra et vers la Bourse, s'enfonçait le triple rang des voitures immobiles, [...] >>. ⁵

Ainsi, se caractérise le Paris moderne par les grandes avenues lumineuses et bordées de nouveaux bâtiments, en particulier les grands magasins. La spacieuse rue du Dix-Décembre favorise la circulation et permet la lumière :

<< [...], un flot de voitures passait, d'un large train de conquête, au milieu de cette trouée de lumière qui coupait l'ombre humide du vieux quartier Saint-Roch ; [...] >>. ⁶

En revanche, dans le voisinage du grand magasin se dressent les vieilles boutiques. Zola oppose de cette manière deux mondes : le Paris ancien et le Paris modernisé. Le vieux quartier se trouve dans la rue << noire >>. Les maisons sont vétustes. La boutique des Baudu en est un exemple caractéristique :

<< La boutique gardait son odeur de vieux, son demi-jour, où tout l'ancien commerce, bonhomme et simple, semblait pleurer d'abandon. >> ⁷

1.2 Esquisse du réel : le travail de la documentation de Zola

Le souci de vérité conduit Zola à accumuler des renseignements abondants de manière méthodique avant de rédiger ce roman. Il explique que :

<< J'ai suivi mon éternelle méthode, des promenades sur les lieux ; la lecture de tous les documents écrits ; enfin de longues conversations avec les auteurs du drame que j'ai pu approcher. >> ⁸

⁵ É. Zola, *Au Bonheur des Dames*, Paris, Gallimard, 1980, p.523.

⁶ *Ibid.*, p.478.

⁷ *Ibid.*, p.44.

⁸ Lettre du 4 septembre 1891, cité par Alain de Lattre, dans *Le Réalisme selon Zola*, Paris, PUF, 1975, p.23.

Pour dépeindre le grand magasin, il rassemble une vaste documentation qui se distingue tant par sa minutie que par sa quantité. Henri Mitterand précise que parmi les dossiers préparatoires des *Rougon-Macquart*, disposés à la Bibliothèque nationale, celui de *Au Bonheur des Dames*, composé de deux volumes : n°10277 et n°10278, est l'un des plus importants ; le premier possède 248 feuillets et le second, 380 feuillets.⁹ Nous pouvons diviser ces notes préparatoires en trois catégories : les notes de lectures, les notes d'observation et les interviews. Un grand nombre des notes sont directement insérées dans le roman.

1.2.1 Les notes de lectures

Ces notes sont tirées principalement des articles de presse et des correspondances au sujet des grands magasins. Nous tâcherons de montrer à titre d'exemples l'utilisation de ces notes de lectures.

De l'article d'un rédacteur anonyme, dans *le Figaro* du 23 mars 1881, sur *les Grands Bazars*, Zola tire des connaissances concernant la baisse des prix des grands magasins. Ces derniers donnent surtout de l'importance à l'intérêt des acheteurs appartenant à la bourgeoisie moyenne. Or, dans *Au Bonheur des Dames*, cette information est transmise au chapitre VII à travers l'explication de Denise Baudu à Robineau :

<< - [...] Les prix, au lieu d'être faits comme autrefois par une cinquantaine de maisons, sont faits aujourd'hui par quatre ou cinq, qui les ont baissés, grâce à la puissance de leurs capitaux et à la force de leur clientèle... Tant mieux pour le public, voilà tout ! >>. ¹⁰

Dans un article du *Gil Blas* du 16 janvier 1882, sur *les Demoiselles de magasin*, Zola dépeint sa stupéfaction devant les dures conditions de travail des vendeuses du grand

⁹ H. Mitterand, *Les Rougon-Macquart : Au Bonheur des Dames : Études*, coll. de la Pléiade, Paris, Gallimard, tome III, 1964, p.1667.

¹⁰ É. Zola, *Au Bonheur des Dames*, pp.252-253.

magasin. Voici un passage tiré de cet ouvrage :

<< Tout le jour, les malheureuses sont debout. Avez-vous jamais pensé à l'horreur de ce supplice ? C'est la torture contraire, mais égale, à celle des ouvrières toujours assises. Ces commises qui sont des femmes... font une besogne aussi accablante que celle d'un facteur... Je me suis laissé dire que certaines d'entre elles, à ce métier, s'usaient la plante des pieds, et tombaient malades, la peau pleine d'ampoules, comme un chien après un jour de chasse. >>¹¹

Zola applique ce document à décrire dans le chapitre V le martyre physique de Denise, vendeuse au rayon des confectiions :

<< Toujours debout, piétinant du matin au soir, grondée si on la voyait s'appuyer une minute contre une boiserie, elle avait les pieds enflés, des petits pieds de fillette qui semblaient broyés dans des brodequins de torture ; les talons battaient de fièvre, la plante s'était couverte d'ampoules, dont la peau arrachée se collait à ses bas.[...] >>¹²

Dans sa lettre du 9 mars 1882, Émile Collet a expliqué à Zola comment il pourrait faire procéder légalement à l'expropriation de Bourras, le marchand de cannes et de parapluies.

<< Ce malheureux voudra faire chanter Mouret et obtenir de lui une large indemnité pour céder son bail. Bien qu'il fasse peu d'affaires, il prolongera cette situation dans l'espoir de forcer la main à Mouret. Il luttera vainement en proie à tous les ennuis du commerçant gêné et ne pourra faire face à ses échéances. Mouret qui le guette, achètera une créance, le fera mettre

¹¹ Coupure du *Gil Blas*, 16 janvier 1882 (Signé Colombine : *les Demoiselles de magasin*), ms.10278,f°355, cité par Henri Mitterand, dans *Les Rougon-Macquart : Au Bonheur des Dames : Notes et variantes*, p.1721.

¹² É. Zola, *Au Bonheur des Dames*, p.168.

en faillite puis rachètera à vil prix le droit au bail, dans une vente judiciaire faite par le syndic. >>¹³

Mais le romancier en a adopté seulement quelques détails suggérés. Il les insère au chapitre VII dans la parole de Bourras :

<< - [...] J'ai encore dix ans de bail, ils n'auront pas la maison avant dix ans, lorsque je devrais crever de faim entre les quatre murs vides... [...] Ils m'offraient douze mille francs de mon fonds et les années à courir du bail, dix-huit mille francs, en tout trente mille... Pas pour cinquante mille ! Je le tiens, je veux les voir lécher la terre devant moi ! >>¹⁴

L'architecte Frantz Jourdain¹⁵, le 14 mars 1882, a envoyé au romancier une lettre concernant un long projet marquant le prestige du fer dans l'architecture française de la seconde moitié du siècle, pour la construction d'un grand magasin. Voici un extrait du projet envoyé à Zola :

<< La pierre ne devra être employée dans l'édifice qu'avec une extrême réserve, dans les fondations, les sous-sols, les soubassements, les piles d'angle, et, en général, dans les parties où la sécurité de la construction exigera de ne pas proscrire ce genre de matériaux. Mais, en principe, le fer seul sera mis en œuvre. Il a en effet sur la pierre l'immense avantage de se contenter, avec la même somme de résistance à l'écrasement, de points d'appui d'une section infiniment plus petite. Par conséquent plus d'espace, plus d'air, plus de lumière. L'ossature des constructions sera donc entièrement métallique. >>¹⁶

¹³ Lettre d'Émile Collet, avoué d'Émile Zola, du 9 mars 1882, ms.10278, f°338-339, cités par Henri Mitterand, dans *Les Rougon-Macquart : Au Bonheur des Dames : Notes et variantes*, p.1724.

¹⁴ É. Zola, *Au Bonheur des Dames*, p.246.

¹⁵ L'architecte de *la Samaritaine*, ce lui qui pratique l'architecture du fer.

¹⁶ Notes de Frantz Jourdain, envoyées le 14 mars 1882, ms.10278, f° 264, cité par Henri Mitterand, dans *Les Rougon-Macquart : Au Bonheur des Dames : Notes et variantes*, p.1727.

Zola introduit directement des idées de Frantz Jourdain au chapitre IX du roman ; il évoque aussi la personnalité de cet architecte sans le nommer.

<< L'architecte, par hasard intelligent, un jeune homme amoureux des temps nouveaux, ne s'était servi de la pierre que pour les sous-sols et les piles d'angle, puis avait monté toute l'ossature en fer, des colonnes supportant des poutres et des solives. [...] Partout on avait gagné de l'espace, l'air et la lumière entraient librement, [...]. >>¹⁷

1.2.2 Les notes d'observation

Zola fréquente en février-mars 1882 les grands magasins pour les mieux connaître. Le journaliste Alfred Douane raconte dans le *Gil-Blas* du 19 mars 1882 que Zola a passé un mois durant << cinq ou six heures après-midi tantôt au *Bon Marché* tantôt au *Louvre*, tantôt à *la Place Clichy*, dont son épouse était une cliente assidue >>¹⁸. Au cours de ses visites, il a pris des notes sur ce qu'il a vu et entendu pendant ses conversations avec les gens rencontrés. Dans le dossier préparatoire n°10278, 64 feuillets sont consacrés au magasin du *Bon Marché* et 34 feuillets, au magasin du *Louvre*. Zola s'informe minutieusement sur les deux magasins : leur histoire, fonctionnement des services, personnel, clientèle et description des lieux. Ces notes prises sur le vif se distinguent selon leurs sources : les choses vues et les interviews. Nous en citerons quelques exemples frappants.

- Les choses vues

En ce qui concerne le *Bon Marché*, nous remarquons que Zola s'intéresse particulièrement à son organisation. Il écrit : << *Le Louvre me paraît mal administré, avec un grand désordre* >>¹⁹. C'est pourquoi Zola a choisi de calquer la disposition intérieure du *Bonheur des Dames* sur celle du *Bon Marché*. Ce sont des notes sur le *Bon Marché* que sont issues les promenades d'Octave Mouret à travers son magasin,

¹⁷ É. Zola, *Au Bonheur des Dames*, p.297.

¹⁸ H. Mitterand, *Les Rougon-Macquart : Au Bonheur des Dames : Étude*, p.1678.

¹⁹ *Notes Bon Marché*, ms.10278, f° 80, cité par Henri Mitterand, dans *Les Rougon-Macquart : Au Bonheur des Dames : Étude*, p.1695.

aux chapitres II et XII du roman. Comme le faire Mouret et son adjoint dans le chapitre II, Zola passe du sous-sol à la caisse centrale, des réserves au bureau du contrôle, du poste des pompiers au buffet public, du service des expéditions aux cuisines et jusqu'aux chambres des vendeuses.

Dans le chapitre IV, la livrée des garçons de magasin du *Bonheur* rappelle les notes sur le *Bon Marché*.

<< [...] les garçons de magasin, rangés sous la haute porte, habillés d'une livrée, l'habit et le pantalon vert clair, le gilet rayé jaune et rouge. >>²⁰

Notons que Zola a changé les couleurs, car les vêtements des garçons du *Bon Marché* sont : << *pantalon et habit bleu, gilet rouge à raies noires, large galon d'or à la casquette* >>.²¹

Au magasin du *Louvre*, Zola est attiré par la réclame et le luxe des étalages du magasin comme en témoignent ses remarques : << *Le Louvre est plus coquet et plus cher. Cocotte au Louvre. Le B.M. sent un peu la province* >>²². Zola est aussi saisi par le grouillement de la foule. Il décrit ainsi le jour où il a visité le *Louvre* :

<< *Au Louvre. Un jour de foule. C'est surtout aux portes que l'écrasement a lieu, porte Saint-Honoré et porte Rivoli ; la circulation ne s'établit pas, on veut entrer et on veut sortir. Alors des femmes en tas, des bras en l'air tenant des ballons, des bras maigres, des bras aux poignets courts et gras.*

D'ailleurs le public est très mêlé. Beaucoup de femmes en deuil. Pas de luxe en somme, petite bourgeoisie, assez mal mise, étriquée. Même des femmes avec des paniers et des femmes en cheveux, que le voisinage des Halles doit amener. Quelques femmes seules, beaucoup deux par deux. Des femmes avec des enfants. Des nourrices avec des bébés au maillot. Dans le

²⁰ É. Zola, *Au Bonheur des Dames*, p.127.

²¹ *Notes Bon Marché*, ms.10278, f° 52, cité par Henri Mitterand, dans *Les Rougon-Macquart : Au Bonheur des Dames : Notes et variantes*, p.1718.

²² *Notes Louvre*, ms.10278, f° 209, cité par Henri Mitterand, dans *Les Rougon-Macquart : Au Bonheur des Dames : Étude*, p.1695.

hall du Palais-Royal des toilettes plus riches, c'est là que la ganterie attire des cocottes. – Dans certaines galeries, dans certains rayons, on s'écrase, tandis que, à côté, il n'y a personne (à l'entresol par exemple) . Dans les galeries des comptoirs de femme, un piétinement continu, peu d'hommes. – Le soleil de quatre heures entrant et traversant tout d'une poussière d'or >>.²³

Nous retrouvons cette image de la foule dans le chapitre IV décrivant le jour de la grande vente des nouveautés d'hiver au magasin du *Bonheur*.

<< Ce n'était plus chose facile que de gagner l'escalier. Une houle compacte de têtes roulait sous les galeries, s'élargissant en fleuve débordé au milieu du hall. Toute une bataille du négoce montait, les vendeurs tenaient à merci ce peuple de femmes, qu'ils se passaient des uns aux autres, en luttant de hâte. L'heure était venue du branle formidable de l'après-midi, quand la machine surchauffée menait la danse des clientes et leur tirait l'argent de la chair. [...] Dans l'air immobile, où l'étouffement du calorifère attiédissait l'odeur des étoffes, le brouhaha augmentait, fait de tous les bruits, du piétinement continu, [...]. Et, sous la fine poussière, tout arrivait à se confondre, on ne reconnaissait pas la division des rayons [...] >>.²⁴

Tout ceci concourt à la présentation de la vie moderne.

- Les interviews

Zola ne se contente pas d'observer seulement les lieux et les services des magasins visités. Il s'intéresse vivement à leur personnel. Pour se renseigner sur les mœurs des employés, leur travail, leur rapport avec les chefs et les clientes, Zola interroge des chefs de service, parmi lesquels nous citons Beauchamp, ancien chef de comptoir au *Louvre* ; Carbonnaux, chef de rayons au *Bon Marché*, ainsi que Mlle Dulit, vendeuse au rayon de confection du magasin *Saint-Joseph*. Nous relevons à

²³ *Notes Louvre*, ms.10278, f° 90-91, cités par Henri Mitterand, dans *Les Rougon-Macquart : Au Bonheur des Dames : Notes et variantes*, pp.1719-1720.

²⁴ É. Zola, *Au Bonheur des Dames*, p.153.

titre d'exemples l'utilisation de quelques renseignements fournis par le personnel du magasin.

Voici une partie des *Notes Beauchamp* au sujet des informations concernant les rapports des vendeurs avec des clientes :

<< Maintenant, le côté sexuel nul. Par grande exception, un vendeur peut être fait par une cliente. Mais d'ordinaire rien entre eux. Si une femme plaît, le vendeur sera sans doute plus zélé. Mais les femmes considèrent le vendeur comme une machine, un rouage, et il n'est rien d'autre >>.²⁵

Cette remarque passe directement dans l'œuvre au chapitre IV, où un gantier appelé Mignot cherche à séduire une cliente assidue, Mme Desforges. Mais cette dernière réagit d'un air méprisant :

<< A demi couché sur le comptoir, il lui tenait la main, prenait les doigts un à un, faisant glisser le gant d'une caresse longue, reprise et appuyée ; et il la regardait, comme s'il eût attendu, sur son visage, la défaillance d'une joie voluptueuse. Mais elle, le coude au bord du velours, le poignet levé, lui livrait ses doigts de l'air tranquille dont elle donnait son pied à sa femme de chambre, pour que celle-ci boutonnât ses bottines. Il n'était pas un homme, elle l'employait aux usages intimes avec son dédain familier des gens à son service, sans le regarder même. >>²⁶

Les *Notes Carbonnaux* concernent les loisirs des vendeurs du *Bon Marché* : ces derniers forment un cercle où ils font de la musique, chantent et disent des vers.

<< Des groupes se forment, un groupe par exemple loue une salle, prend un nom, le Bobin'club (Bobinard), ont un piano, causent, chantent,

²⁵ *Notes Beauchamp*, ms.10278, f° 188, cité par Henri Mitterand, dans *Les Rougon-Macquart : Au Bonheur des Dames : Notes et variantes*, p.1719.

²⁶ É. Zola, *Au Bonheur des Dames*, p.144.

disent des vers. Quelques-uns sont poètes. Un vrai cercle, de 10 à 30 membres. Par exemple, il en existait un, le cercle du Dragon (du nom de la rue) . Il était situé chez un marchand de vin. Réunion le samedi seulement. >>²⁷

Dans le chapitre X du roman, nous retrouvons le même type de loisirs chez les vendeurs du *Bonheur des Dames*, à travers la conversation entre Liénard, un soyeux et Mignot, un gantier :

<< [...] Le chic n'était plus d'aller faire du boucan à Bullier, de rouler les cafés-concerts pour y siffler les chanteuses laides. Non, on se réunissait une vingtaine, on fondait un cercle.

- Est-ce qu'ils ont un piano comme les toiliers ? demanda Liénard.

- Si le Bobin'-Club a un piano, je crois bien ! cria Mignot. Et ils jouent, et ils chantent !... Même il y en a un, le petit Bavoux, qui lit des vers. >>²⁸

Les *Notes Dulit* soulignent la pauvreté des vendeuses. Pour en sortir, ces dernières finissent par trouver un amant.

<< Mlle Dulit prétend que la jeune fille qui vient à Paris dans la nouveauté, se laisse aller à prendre un amant, par besoin d'argent. Elle est au pair, ne gagne presque rien, peut se faire au plus de 40 à 50 fr. de guelte. Et là-dessus, si sa famille ne lui donne rien, il faut qu'elle se loge, paie ses suppléments de nourriture, qui sont obligés pour ne pas mourir de faim, s'habille, ect. De là, l'entraînement à prendre un amant ; surtout lorsqu'une occasion se présente dans une partie... [...] >>²⁹.

Ces notes sont transmises au chapitre V dans les conseils de Pauline, une lingère, adressés à Denise :

²⁷ *Notes Carbonnaux*, ms.10278, f° 213-214, cités par Henri Mitterand, dans *Les Rougon-Macquart : Au Bonheur des Dames : Notes et variantes*, p.1730.

²⁸ É. Zola, *Au Bonheur des Dames*, pp.362-363.

²⁹ *Notes Dulit*, ms. 10278, f° 233-235, cités par Henri Mitterand, dans *Les Rougon-Macquart : Au Bonheur des Dames : Notes et variantes*, p.1721.

<< - Les chiffres sont là : quarante francs pour le petit, des pièces de cent sous de temps à autre au grand ; et vous ensuite, vous qui ne pouvez toujours aller mise comme une pauvre, avec des souliers dont ces demoiselles plaisantent ; oui, parfaitement, vos souliers vous font du tort... Prenez quelqu'un, ce sera beaucoup mieux. >>³⁰

Après avoir rassemblé la documentation de première main, variée et solide, Zola arrive à la mettre en œuvre tout en maintenant la vraisemblance du récit et l'intérêt du lecteur. Nous remarquons que le romancier est très attentif à la répartition de sa documentation, il évite les trop grandes masses et les répétitions. Il décrit le grand magasin en ménageant une progression de l'extérieur vers l'intérieur, des généralités au détail. Nous connaissons déjà les sources du roman. Nous découvrons ensuite le charme du grand magasin imaginaire de Zola. Il s'agit d'abord de son architecture nouvelle.

1.3 La naissance d'une nouvelle forme de commerce

1.3.1 L'architecture nouvelle

La description de l'architecture du *Bonheur des Dames* montre notamment le goût de l'auteur pour la modernité. Imitant des grands magasins du Second Empire, les bâtiments du magasin du *Bonheur* se caractérisent par leur grandeur, leur diversification des matériaux et leur décoration surchargée. Or, afin de faire éclater la modernité architecturale du grand magasin, Zola lui oppose l'ancien décor des deux boutiques. La première est la boutique à l'enseigne d'*Au Vieil Elbeuf, draps et flanelles, Baudu, successeur de Hauchecorne* ; la seconde est la boutique de Bourras, marchand de cannes et de parapluies. Leur contraste s'accroît dès le début du roman.

³⁰ É. Zola, *Au Bonheur des Dames*, p.177.

1.3.1.1 La dimension du magasin

Comme les grands magasins de l'époque, les magasins du *Bonheur* visent au grandiose. Dès le début du roman, le *Bonheur des Dames* est un simple magasin de nouveautés situé à l'encoignure de la rue de la Michodière et de la rue Neuve-Saint-Augustin. Le romancier fait dire à Octave Mouret, le propriétaire, la dimension de son magasin :

<< - [...], la maison est trop petite ! >>. ³¹

Les magasins du *Bonheur* s'élargissent démesurément : ils comportent deux étages, ils occupent tout le pâté de maisons, ils tiennent quatre façades des rues de la Michodière, Neuve-Saint-Augustin, Monsigny et du Dix-Décembre. Après ses agrandissements définitifs, Zola compare ce magasin, à << l'ogre des contes, dont les épaules menacent de faire craquer les nuages >>. ³² De plus, l'auteur constate également que ce vaste magasin a << une immensité exagérée >> ³³ qui rend petit Paris.

<< Au-delà, Paris s'étendait, mais un Paris rapetissé, mangé par le monstre : les maisons, d'une humilité de chaumières dans le voisinage, s'éparpillaient ensuite en une poussière de cheminées indistinctes ; les monuments semblaient fondre, à gauche deux traits pour Notre-Dame, à droite un accent circonflexe pour les Invalides, au fond le Panthéon, honteux et perdu, moins gros qu'une lentille. L'horizon tombait en poudre, n'était plus qu'un cadre dédaigné, jusqu'aux hauteurs de Châtillon, jusqu'à la vaste campagne, dont les lointains noyés indiquaient l'esclavage. >> ³⁴

Quant aux petits commerçants du voisinage, les bâtiments colossaux du *Bonheur* leur cachent le soleil au point d'ôter leur vie et leur chaleur.

³¹ *Ibid.*, p.67.

³² *Ibid.*, p.480.

³³ *Ibid.*

³⁴ *Ibid.*

<< Et ce cube énorme, ce colossal bazar leur bouchait le ciel, leur paraissait être pour quelque chose dans le froid dont ils grelottaient, au fond de leurs comptoirs glacés. >>³⁵

Dans les premières pages du roman, nous observons les longues vitrines des rues de la Michodière et de Neuve-Saint-Augustin à travers le regard de Denise Baudu. Cette jeune fille provinciale est profondément saisie par l'énormité du grand magasin qu'elle découvre pour la première fois. Il lui semble que les vitrines longent infiniment :

<< C'était un développement qui lui semblait sans fin, dans la fuite de la perspective, [...]. >>³⁶

Après les agrandissements des magasins, la nouvelle porte d'honneur de la rue Neuve-Saint-Augustin devient << haute et profonde comme un porche d'église >>³⁷. Quant à la porte centrale de la façade monumentale de la rue du Dix-Décembre, elle a << une hauteur d'arc de triomphe >>³⁸.

Zola fait ressortir la longueur démesurée des galeries des magasins étendus :

<< [...], la grande galerie centrale allait de bout en bout, ouvrait sur la rue du Dix-Décembre et sur la rue Neuve-Saint-Augustin ; tandis que, à droite et à gauche, pareilles aux bas côtés d'une église, la galerie Monsigny et la galerie Michodière, plus étroites, filaient elles aussi le long des deux rues, sans une interruption. >>³⁹

Le magasin gigantesque s'oppose aux deux boutiques anciennes – celles de Bourras et des Baudu. La boutique de Bourras, étroite, se trouve entre le grand magasin et un grand hôtel Louis XIV :

³⁵ *Ibid.*, p.297.

³⁶ *Ibid.*, p.30.

³⁷ *Ibid.*, p.297.

³⁸ *Ibid.*, p.479.

³⁹ *Ibid.*, p.485.

<< [...] une mesure prise entre le *Bonheur des Dames* et un grand hôtel Louis XIV, poussée on ne savait comment dans cette fente étroite, au fond de laquelle ses deux étages bas s'écrasaient. Sans les soutiens de droite et de gauche, elle serait tombée, [...]. >>⁴⁰

À l'intérieur, la boutique minuscule sombre dans l'obscurité :

<< [...] l'arrière-boutique, une pièce obscure, où il (Bourras) faisait sa cuisine et où il couchait ; au-delà, derrière un vitrage poussiéreux, on apercevait le jour verdâtre d'une cour intérieure, large de deux mètres à peine. >>⁴¹

L'élargissement des magasins du *Bonheur* écrase la maison de Bourras. Cette petite boutique ne reste que << la plaie >>⁴² du grand magasin :

<< Déjà, la plaie, laissée à son flanc par la démolition de la mesure de Bourras, se trouvait si bien cicatrisée, qu'on aurait vainement cherché la place de cette verrure ancienne ; [...]. >>⁴³

Le *Vieil Elbeuf*, situé en face du *Bonheur des Dames*, paraît minime, voire piètre :

<< La maison, [...], toute plate au milieu des grands hôtels Louis XIV qui l'avoisinaient, n'avait que trois fenêtres de façade ; [...] >>⁴⁴.

La modernité du *Bonheur des Dames* se manifeste non seulement à travers l'énormité de la dimension mais l'utilisation des matériaux divers marque également cette recherche du nouveau.

⁴⁰ *Ibid.*, p.50.

⁴¹ *Ibid.*, p.238.

⁴² *Ibid.*, p.479.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*, p.34.

1.3.1.2 La diversification des matériaux

Les bâtiments du *Bonheur des Dames* se construisent avec les matériaux divers : briques, pierre, marbre et en particulier les matériaux modernes : le fer et le verre. Zola admire profondément les constructions en fer et en verre. Car il trouve que ces deux matériaux nouveaux donnent la légèreté et la luminosité à l'espace du magasin. Zola adopte cette modernité d'architecture aux bâtiments du *Bonheur*. Le fer remplace la pierre dont << L'architecte, [...], ne s'était servi [...] que pour les sous-sols et les piles d'angle, [...]. >>⁴⁵.

Notamment, Zola se rend compte de l'importance de << l'énorme charpente métallique >>⁴⁶. Il introduit un architecte honnête et courageux qui ne déguise pas le fer << sous une couche de badigeon, imitant la pierre ou le bois >>⁴⁷ mais monte, dans la galerie centrale, << toute l'ossature en fer, des colonnes supportant des poutres et des solives >>⁴⁸. Par ailleurs, des escaliers de fer << suspendus >>⁴⁹ s'élèvent du rez-de-chaussée et les ponts de fer << volants >>⁵⁰ sont jetés << d'un bout à l'autre, aux deux étages >>⁵¹.

Aussi le *Bonheur des Dames* se présente-il comme un magasin de << cristal >> avec la profusion de verre dans la construction. D'abord, les vitrines sont en glaces sans tain, dont la netteté avive les tons éclatants des marchandises des comptoirs. Les petits commerçants aperçoivent cet espace lumineux du grand magasin à travers les hautes vitrines du côté de la rue Neuve-Saint-Augustin, qui montent du rez-de-chaussée jusqu'au deuxième étage :

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ *Ibid.*, p.317.

⁴⁷ *Ibid.*, p.315.

⁴⁸ *Ibid.*, p.297.

⁴⁹ *Ibid.*, p.315.

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ *Ibid.*, p.297.

<< [...], lorsque les petits commerçants levaient la tête, ils apercevaient l'amoncellement des marchandises, par les glaces sans tain, qui, du rez-de-chaussée au second étage, ouvraient la maison au plein jour. >>⁵²

Quant à la nouvelle façade de la rue du Dix-Décembre, on utilise les glaces pour construire le rez-de-chaussée et le soubassement du premier étage. Voici le rez-de-chaussée :

<< [...] ; et le reste en glaces sans tain, dans les châssis de fer, rien que des glaces qui semblaient ouvrir les profondeurs des galeries et des halls au plein jour de la rue. >>⁵³

Le soubassement du premier étage tient << les glaces des larges baies, jusqu'à la frise >>⁵⁴. La porte d'entrée de la rue Neuve-Saint-Augustin << toute en glace, montait jusqu'à l'entresol >>⁵⁵. Quant à l'intérieur du magasin, les cours sont vitrées et transformées en halls. Transparent et lumineux, le grand magasin éclipse le *Vieil Elbeuf* qui possède << deux vitrines profondes, noires, poussiéreuses, où l'on distinguait vaguement des pièces d'étoffe entassées. >>⁵⁶.

Or, briques émaillées et marbre constituent à célébrer cet élan lumineux dans les voûtins des planchers, les cloisons des distributions intérieures, le soubassement du premier étage et du rez-de-chaussée.

1.3.1.3 La décoration luxueuse

Représentatifs des constructions prestigieuses du Second Empire, les bâtiments du *Bonheur des Dames* se distinguent par la surcharge des ornements de luxe et l'architecture polychrome. Ce nouveau style de l'architecture commerciale, conforme au goût des clientes bourgeoises, se manifeste aussi bien à l'extérieur qu'à

⁵² *Ibid.*

⁵³ *Ibid.*, p.478.

⁵⁴ *Ibid.*, pp.478-479.

⁵⁵ *Ibid.*, p.30.

⁵⁶ *Ibid.*, p.35.

l'intérieur des magasins. La façade monumentale sur la rue du Dix-Décembre, la nouvelle galerie centrale et le salon de lecture et de correspondance, sont richement décorés.

Les magasins sont ornés des objets dorés. Ainsi la porte d'honneur de la rue Neuve-Saint-Augustin est « abritée sous une vaste marquise, dont les dorures fraîches semblaient éclairer les trottoirs d'un coup de soleil ».⁵⁷ Au salon de lecture et de correspondance, « la voûte de la longue salle était chargée d'or ».⁵⁸ À l'entablement de la façade monumentale, « le zinc des chéneaux était découpé et doré ».⁵⁹

Les peintures et les statues se présentent comme des ornements de luxe. La porte d'honneur de la rue Neuve-Saint-Augustin est « surmontée d'un groupe, l'Industrie et le Commerce se donnant la main au milieu d'une complication d'attributs ».⁶⁰ L'acrotère de la façade monumentale « alignait un peuple de statues, les grandes cités industrielles et manufacturières, qui détachaient en plein ciel leurs fines silhouettes ».⁶¹ La porte centrale est « surmontée d'un groupe allégorique dont l'or neuf rayonnait, la Femme habillée et baisée par une volée riieuse de petits Amours ».⁶² Dans la grande galerie, des sculptures occupent les consoles et les corbeaux tandis que les peintures occupent le haut. Dans le salon de lecture et de correspondance, se présentent les tableaux dont le cadre a plus d'importance que la peinture :

« de médiocres tableaux, très richement encadrés, couvraient les murs ».⁶³

Dans ce grand magasin les couleurs foisonnent. Au soubassement du rez-de-chaussée de cette façade, le vert et le noir s'opposent à l'or :

⁵⁷ *Ibid.*, p.297.

⁵⁸ *Ibid.*, p.312.

⁵⁹ *Ibid.*, p.479.

⁶⁰ *Ibid.*, p.297.

⁶¹ *Ibid.*, p.479.

⁶² *Ibid.*

⁶³ *Ibid.*, p.312.

<< un soubassement en marbre vert de mer ; les piles d'angle et les piliers d'appui recouverts de marbre noir, dont la sévérité s'éclairait de cartouches dorés ; [...] >>⁶⁴.

Le vert et le rouge se noient dans l'or de la galerie monumentale :

<< les peintures éclataient, le vert et le rouge, au milieu d'une prodigalité d'or, des flots d'or, des moissons d'or, jusqu'aux vitrages dont les verres étaient émaillés et niellés d'or.>>⁶⁵.

La frise du rez-de-chaussée déroule des mosaïques, avec << une guirlande de fleurs rouges et bleues, alternées avec des plaques de marbre >>⁶⁶.

Le magasin rayonne d'une profusion d'ornements décoratifs de couleurs vives ; les mosaïques et les faïences embellissent la porte d'entrée de la nouvelle façade :

<< [...] tout en haut, l'entablement s'épanouissait comme la floraison ardente de la façade entière, les mosaïques et les faïences réparaissaient avec des colorations plus chaudes, [...] >>⁶⁷.

Zola oppose au << luxe bariolé et doré >>⁶⁸ du *Bonheur des Dames*, le style traditionnel et simple de la boutique du *Vieil Elbeuf*. Cette boutique est peinte avec les couleurs les plus sinistres :

<< [...] une enseigne verte, dont les lettres jaunes déteignaient sous la pluie, [...] . La maison, enduite d'un ancien badigeon rouillé, [...] . Une boiserie, de

⁶⁴ *Ibid.*, p.478.

⁶⁵ *Ibid.*, p.315.

⁶⁶ *Ibid.*, p.478.

⁶⁷ *Ibid.*, p.479.

⁶⁸ *Ibid.*, p.481.

la couleur de l'enseigne, d'un vert bouteille que le temps avait nuancé d'ocre et de bitume, [...]. >>⁶⁹.

1.3.2 La disposition intérieure du magasin

Désireux de mettre à nu des rouages du grand magasin, Zola décrit avec minutie non seulement les rayons où pénètre la clientèle, mais tous les services cachés et nécessaires à la bonne marche de la maison. Pour la raison de la vraisemblance, c'est avec Octave Mouret, patron du *Bonheur des Dames* que les lecteurs découvrent l'intérieur du magasin. Comme Octave Mouret attache une grande importance à l'organisation des services et des rayons, il fait régulièrement la tournée d'inspection. Il faut noter que la description des promenades quotidiennes de Mouret est basée principalement sur les notes *Bon Marché*. Zola décrit minutieusement les locaux des différents services ainsi que leur fonctionnement de sorte qu'on puisse en établir un plan précis.

Pour mieux connaître l'organisation du *Bonheur des Dames*, nous nous proposons de retracer le parcours de Mouret qui occupe presque tout le deuxième chapitre du roman. Le *Bonheur des Dames* se divise en cinq niveaux : le sous-sol, le rez-de-chaussée, l'entresol (ou le premier étage), le deuxième étage et enfin les combles. Il est significatif que la tournée de Mouret commence par le sous-sol où il visite longuement le service de la réception.

<< Le service de la réception se trouvait dans le sous-sol, du côté de la rue Neuve-Saint-Augustin. >>⁷⁰

Ce service est le premier lieu où arrivent toutes les marchandises des sources diverses. Par exemple les soieries de Lyon, les lainages d'Angleterre, les toiles des Flandres, les calicots d'Alsace et les indiennes de Rouen.

⁶⁹ *Ibid.*, pp.34-35.

⁷⁰ *Ibid.*, p.69.

Admirateur du progrès, Zola souligne particulièrement l'utilisation de la glissoire. Cette machine servant à transporter des caisses de marchandises, reflète une nouvelle technologie du Second Empire :

<< Elle fonctionnait, des files de caisses descendaient toutes seules, sans qu'on vît les hommes dont les mains les poussaient, en haut ; et elles semblaient se précipiter d'elles-mêmes, ruisseler en pluie d'une source supérieure. Puis, des ballots parurent, tournant sur eux-mêmes comme des cailloux roulés. >>⁷¹

Ce service réunit chaque matin tous les chefs de rayons qui viennent vérifier des marchandises destinées à leur comptoir. Le romancier nous fait voir le service de la réception en pleine activité :

<< [...], une équipe d'homme recevait les envois, tandis que d'autres dé-clouaient les caisses et ouvraient les ballots, en présence des chefs de rayon. Une agitation de chantier emplissait ce fond de cave, [...] >>⁷².

Aussi nous présente-il une vue générale du sous-sol en traquant rapidement la promenade de Mouret. Ce dernier passe devant des réserves, le calorifère et le poste de pompier, la cuisine, les réfectoires et enfin le service du départ :

<< C'était dans ces corridors que se trouvaient les réserves, des caveaux barrés par des palissades, où les divers rayons serraient le trop-plein de leurs articles. En passant, le patron donna un coup d'œil au calorifère qu'on devait allumer le lundi pour la première fois, et au petit poste de pompiers qui gardait un compteur géant, enfermé dans une cage de fer. La cuisine et les réfectoires, d'anciennes caves transformées en petites salles, étaient à gauche, vers l'angle

⁷¹ *Ibid.*, pp.69-70.

⁷² *Ibid.*, p.70.

de la place Gaillon. Enfin, à l'autre bout du sous-sol, il arriva au service du départ. >>⁷³

De même que le service de la réception, Mouret inspecte le service du départ avec attention. Ce service assure la livraison des marchandises à domicile. En suivant Mouret, on pénètre ainsi au cœur du service :

<< Les paquets que les clientes n'emportaient point, y étaient descendus, tirés sur des tables, classés dans des compartiments dont chacun représentait un quartier de Paris ; puis, par un large escalier débouchant juste en face du *Vieil Elbeuf*, on les montait aux voitures, qui stationnaient près du trottoir. Dans le fonctionnement mécanique du *Bonheur des Dames*, cet escalier de la rue de la Michodière dégorgeait sans relâche des marchandises englouties par la glissoire de la rue Neuve-Saint-Augustin, après qu'elles avaient passé, en haut, à travers les engrenages des comptoirs. >>⁷⁴.

Il semble que Zola tient à nous montrer tout le circuit des ventes du grand magasin. C'est pourquoi Mouret, ayant visité les services de la réception et du départ, termine son trajet au service des expéditions.

Ce service qui envahit une grande partie du deuxième étage, s'occupe des commandes de la province et de l'étranger. Il prospère de jour en jour. Voici les principales tâches des employés du service :

<< Les uns ouvraient les lettres, les autres les lisaient, aux deux côtés d'une même table ; d'autres encore les classaient, leur donnaient à chacune un numéro d'ordre, qui se répétait sur un casier ; puis, quand on avait distribué les lettres aux différents rayons et que les rayons montaient les articles, on mettait au fur et à mesure ces articles dans les casiers, d'après les numéros d'ordre. Il

⁷³ *Ibid.*, p.74.

⁷⁴ *Ibid.*, pp.74-75.

ne restait qu'à vérifier et qu'à emballer, au fond d'une pièce voisine, où une équipe d'ouvriers clouait et ficelait du matin au soir. >>⁷⁵.

Après avoir inspecté les différents services dans le sous-sol et au deuxième étage, Mouret redescend à l'entresol. Dans cet étage se trouvent son cabinet, la caisse centrale, le bureau de vérification et le bureau de défalcation. Il est à noter que Zola donne une grande importance à la caisse centrale de fait qu'il l'installe près du cabinet de Mouret. Une description du décor et du fonctionnement de la caisse n'y manque pas :

<< C'était une pièce fermée par un vitrage à guichet de cuivre, dans laquelle on apercevait un énorme coffre-fort, scellé au mur. Deux caissiers y centralisaient les recettes, que, chaque soir, montait Lhomme, le premier caissier de la vente, et faisaient ensuite face aux dépenses, payaient les fabricants, le personnel, tout le petit monde qui vivait de la maison. >>⁷⁶.

Après avoir traversé la caisse et le bureau de vérification, Mouret fait le tour des rayons du rez-de-chaussée. À cet endroit se trouvent la caisse 10, nommée << la dynastie des Lhomme >>⁷⁷, le hall central et deux galeries : la galerie centrale donnant sur la rue Neuve-Saint-Augustin et la galerie de la rue de la Michodière. Les soieries tiennent une place d'honneur au *Bonheur des Dames* du fait qu'elles s'exposent en vedette dans le hall central qui est une cour intérieure vitrée. La galerie de la rue Neuve-Saint-Augustin regroupent un nombre de rayons tels que le blanc, la rouennerie et la bonneterie, tandis que la galerie de la rue de la Michodière, qui paraît moins importante, renferme les lainages, la draperie, la mercerie et la ganterie.

Quand Mouret achève le tour des comptoirs du rez-de-chaussée, il remonte à l'entresol, il traverse les dentelles, les châles, les fourrures, l'ameublement, la lingerie, et il finit par les confections. Nous remarquons que Zola met en lumière l'opposition entre le *Bonheur des Dames* et le *Vieil Elbeuf* en situant le rayon des confections du

⁷⁵ *Ibid.*, pp.75-76.

⁷⁶ *Ibid.*, p.76.

⁷⁷ *Ibid.*, p.77.

grand magasin en face de cette petite boutique de nouveautés. Le rayon des confections du *Bonheur* : « c'était une vaste pièce, entourée de hautes armoires en chêne sculpté, et dont les glaces sans tain donnaient sur la rue de la Michodière. »⁷⁸.

1.3.3 Les nouvelles méthodes de vente

Dans *Au Bonheur des Dames* le mécanisme capitaliste est placé au premier plan. Le système capitaliste ayant pour objectif la recherche du profit, ne tâche qu'à augmenter le volume des affaires. Octave Mouret, présenté comme un patron capitaliste, accorde une grande importance à l'étude du marché. Ses initiatives pour assurer le succès rappellent celles d'Aristide Boucicaut, patron du *Bon Marché*. Ce dernier utilise les nouvelles méthodes de vente dont le *Bonheur des Dames* se fait l'écho. Or, pour mieux exposer l'évolution économique du Second Empire, dans ce roman, l'auteur oppose les pratiques désuètes de l'ancien commerce aux méthodes de vente du grand magasin.

1.3.3.1 La rapidité de rotation du capital

Octave Mouret comprend bien le mécanisme du nouveau commerce de nouveautés.

« Ce commerce était basé maintenant sur le renouvellement continu et rapide du capital, qu'il s'agissait de faire passer en marchandises le plus de fois possible, dans la même année. »⁷⁹

Mouret vise à investir le fond dans l'achat des marchandises. Cette pratique constitue l'élément central du système de vente, indispensable à la réussite du grand magasin. Le patron du *Bonheur des Dames* explique les avantages de cette pratique au baron Hartmann, son bailleur de fonds : le *Bonheur des Dames* possède le fond de cinq cent mille francs qu'il fait passer quatre fois dans l'année pour l'achat de marchandises afin de créer deux millions d'affaires. Car sur un an, la rotation des marchandises peut

⁷⁸ *Ibid.*, pp.85-86.

⁷⁹ *Ibid.*, p.112.

multiplier par quatre la puissance d'achat du capital.⁸⁰ Au contraire, dans la même durée, la petite boutique ne renouvelle son stock que deux fois, et multiplie donc par deux la puissance d'achat de son propre capital.

Mouret fait fructifier son capital par la multiplication des quantités et des catégories de produits vendus. On note également que dans le grand magasin, les marchandises circulent continuellement et de temps en temps l'augmentation des catégories et des quantités de produits offerts au public engendre la multiplication des rayons de vente. Au début le *Bonheur des Dames* se présente comme un magasin de nouveautés qui ne vend que des articles de mode et des tissus. Mais il ne se contente pas de fournir des tissus, il crée de nouveaux rayons, par exemple des rayons de ganterie, de draperie, des confections, de meubles, d'articles de Paris, des fleurs et des plumes, ainsi que de la parfumerie. Il en résulte que des rayons de vente qui sont déjà au nombre de dix-neuf au début du roman se multiplient jusqu'à cinquante à la fin. Ce magasin de nouveautés qui se spécialise dans les tissus devient le magasin de tous les ordres au point qu'il est qualifié de « bazar »⁸¹ par Baudu, patron du *Vieil Elbeuf*. Il n'est pas étonnant que Baudu accuse le grand magasin de ruiner les boutiques du voisinage.

Jouant avec des quantités de marchandises sans cesse renouvelées, Mouret a l'intérêt de se débarrasser très vite des marchandises achetées, pour les remplacer par d'autres. Cette vitesse accrue de la rotation des marchandises rythme les progrès du *Bonheur*. Nous observons à travers les trois grandes ventes les augmentations successives de son chiffre d'affaires, comme le constate Lhomme, le premier caissier du magasin. D'abord, lors de la grande vente des nouveautés d'hiver, le *Bonheur* fait « - Quatre-vingt mille sept cent quarante-deux francs dix centimes ! »⁸² Ensuite, lors de la grande exposition des nouveautés d'été, il fait « - Cinq cent quatre-vingt-sept mille, deux cent dix francs, trente centimes ! »⁸³ Enfin, lors de la grande

⁸⁰ *Ibid.*, pp.112-113.

⁸¹ *Ibid.*, p.53.

⁸² *Ibid.*, p.164.

⁸³ *Ibid.*, p.337.

exposition de blanc, il fait << - Un million, deux cent quarante-sept francs quatre-vingt-quinze centimes ! >>.⁸⁴

1.3.3.2 La séduction de la clientèle

Les séductions multiples qui font partie de la nouvelle méthode de vente inventée par Aristide Boucicaut, sont également celles d'Octave Mouret, patron du *Bonheur des Dames*. Or, la clientèle principale de ce dernier se compose des femmes.

<< C'était la femme que les magasins se disputaient par la concurrence [...]. >>⁸⁵

Doté d'un << sens de femme >>⁸⁶, Mouret s'intéresse profondément aux comportements de ses clientes. Il invente des méthodes nouvelles pour vider les poches et détraquer les nerfs de ses proies.

- L'entrée libre

Mouret crée le nouveau principe de l'entrée libre. On invite les clientes à venir circuler librement entre les comptoirs. Les clientes peuvent flâner dans les allées, tâter des étoffes ou essayer des châles sans être importunées par les vendeurs et sans être tenues d'acheter. Mais ce système permet aussi le vol.

<< D'abord, il (Mouret) citait les voleuses de profession, celles qui faisaient le moins de mal, car la police les connaissait presque toutes. Puis, venaient les voleuses par manie, une perversion du désir, une névrose nouvelle qu'un aliéniste avait classée, en y constatant le résultat aigu de la tentation exercée par les grands magasins. Enfin, il y avait les femmes enceintes, dont les vols se spécialisaient : ainsi, chez une d'elles, le commissaire de police avait

⁸⁴ *Ibid.*, p.525.

⁸⁵ *Ibid.*, p.115.

⁸⁶ *Ibid.*, p.72.

découvert deux cent quarante-huit paires de gants roses, volées dans tous les comptoirs de Paris. >>⁸⁷

- La vente à prix marqué et à petit bénéfice

À l'imitation du *Bon Marché*, le *Bonheur des Dames* vend à prix fixe indiqué par une étiquette sur l'objet en vente, afin d'éviter l'ennui et la perte de temps de marchander. En témoignent << une tartanelle à quarante-cinq centimes, des bandes de vison d'Amérique à un franc, et des mitaines à cinq sous >>⁸⁸. De plus, le prix reste fixe. Il est avantageux pour les clientes, car elles ne confrontent donc pas à l'augmentation de prix comme dans les petites boutiques.

De même qu'Aristide Boucicaut, Octave Mouret limite ses marges bénéficiaires de sorte que la différence entre le prix d'achat des marchandises et leur prix de vente soit inversement proportionnelle. Car selon lui, la survie de la maison dépend, non de la marge bénéficiaire, mais du volume des ventes. Il estime donc qu'il faut vendre le moins cher possible pour vendre vite et beaucoup. Cette méthode est résumée en quelques mots par le baron Hartmann, directeur du Crédit Immobilier.

<< - [...] Vous vendez bon marché pour vendre beaucoup, et vous vendez beaucoup pour vendre bon marché... >>⁸⁹

Mouret sait bien que le bas prix attire les clientes.

<< Ainsi, il a découvert qu'elle ne résistait pas au bon marché, qu'elle achetait sans besoin, quand elle croyait conclure une affaire avantageuse ; [...] >>⁹⁰

Alors, tenant compte sur le principe du renouvellement rapide des marchandises, Mouret continue à baisser les prix des articles non vendus, << préférant les vendre à

⁸⁷ *Ibid.*, p.322.

⁸⁸ *Ibid.*, p.31.

⁸⁹ *Ibid.*, p.113.

⁹⁰ *Ibid.*, p.299.

perte >>.⁹¹ Au contraire, la méthode commerciale de l'ancien commerce, formulée par Baudu est : << L'art n'était pas de vendre beaucoup, mais de vendre cher. >>⁹²

Grâce à la taille du magasin et à la puissance de ses capitaux, le *Bonheur des Dames* livre aux concurrents la lutte des bas prix, engagée par la marque. Cette baisse des prix ruine les petits boutiquiers du voisinage comme en témoigne Robineau, marchand d'un magasin de soieries. Ce dernier a payé soixante mille francs pour une exclusivité de soies. Mais les articles vendus chez lui sont plus chers que ceux de Mouret : la différence de prix atteint 15%.⁹³

- L'exclusivité des soies

Mouret sait bien que les femmes possèdent un << appétit de luxe >>⁹⁴, alors il investit dans la soie pour les attirer. Il achète la propriété exclusive des soies de deux marques : le Paris-Bonheur réputé pour sa lisière bleu et argent et le Cuir-d'Or, dont le taffetas se vend partout sept francs cinquante.

- La présentation des marchandises

Pour mieux séduire la clientèle féminine, le *Bonheur des Dames* accorde une importance croissante à la présentation des produits. Voici ses étalages révolutionnaires des soieries.

<< Au milieu du rayon, une exposition des soieries d'été éclairait le hall d'un éclat d'aurore, comme un lever d'astre dans les teintes les plus délicates de la lumière, le rose pâle, le jaune tendre, le bleu limpide, toute l'écharpe flottante d'Iris. C'étaient des foulards d'une finesse de nuée, des surahs plus légers que les duvets envolés des arbres, des pékins satinés à la peau souple de vierge chinoise. Et il y avait encore les pongés du Japon, les tussores et les corahs des Indes, sans compter nos soies légères, les mille raies,

⁹¹ *Ibid.*

⁹² *Ibid.*, p.54.

⁹³ *Ibid.*, pp.255-256.

⁹⁴ *Ibid.*, p.115.

les petits damiers, les semis de fleurs, tous les dessins de la fantaisie, qui faisaient songer à des dames en falbalas, se promenant par les matinées de mai, sous les grands arbres d'un parc. >>⁹⁵

Le rayon s'éclaire d'une douce clarté des soieries aux couleurs éclatantes d'Iris : le rose pâle, le jaune tendre et le bleu limpide.

Un autre exemple, c'est la subtilité des arrangements dans l'espace et dans les formes aux vitrines de la rue Neuve-Saint-Augustin :

<< [...] en haut, des parapluies, posés obliquement, semblaient mettre un toit de cabane rustique ; dessous, des bas de soie, pendus à des tringles, montraient des profils arrondis de mollets, les uns semés de bouquets de roses, les autres de toutes nuances, les noirs à jour, les rouges à coins brodés, la chair dont le grain satiné avait la douceur d'une peau de blonde ; enfin, sur le drap de l'étagère, des gants étaient jetés symétriquement, avec leurs doigts allongés, leur paume étroite de vierge byzantine, cette grâce raidie et comme adolescente des chiffons de femme qui n'ont pas été portés. >>⁹⁶

Dans cette description, les objets de formes variées se trouvent ensemble : des parapluies, des bas de soie et des gants. Ils s'occupent l'espace de façon différente, soit par l'harmonie soit par le contraste.

- La réclame ou la publicité

La réclame est une autre forme de la publicité, que Mouret emploie pour la promotion commerciale : d'amener les clientes à acheter un produit et de faire connaître le magasin. Pour attirer les femmes, il utilise donc la réclame, comme << la femme est sans force contre la réclame >>⁹⁷. Il sait que les femmes y résistent mal et

⁹⁵ *Ibid.*, p.319.

⁹⁶ *Ibid.*, pp.31-32.

⁹⁷ *Ibid.*, p.299.

finissent par se précipiter vers des marchandises en réclame. Les applications de la loi qui veut que « la vie attire la vie, enfante et pullule. »⁹⁸ sont valables. Pour mieux capter ses clientes, respectant à « la puissance décuplée de l'entassement »⁹⁹, il fait accumuler toutes les marchandises sur un point de vente. Par exemple il fait mettre sous la porte « les soldes, des casiers et des corbeilles débordant d'articles à vil prix »¹⁰⁰. De cette manière, il pourrait faire « passer la rue au travers de sa maison »¹⁰¹. Les clientes doivent s'écraser pour entrer. La vue d'un tel désordre ne fait que provoquer chez elles le désir d'entrer. Lors de la grande exposition des nouveautés d'été, à cause de la bousculade des clientes dans le vestibule du magasin, il faut faire venir les sergents de ville pour rétablir la circulation sur le trottoir :

« [...] Des mains en l'air, continuellement, tâtaient « les pendus » de l'entrée, un calicot à sept sous, une grissaille laine et coton à neuf sous, surtout un orléan à trente-huit centimes, qui ravageait les bourses pauvres. Il y avait des poussées d'épaules, une bousculade fiévreuse autour des casiers et des corbeilles, [...], chaussettes et bas de coton s'éboulaient, disparaissaient, comme mangés par la foule vorace. »¹⁰²

Or, Mouret modifie l'organisation des rayons en mettant ces derniers en désordre, telle que la disposition des rayons lors de la grande exposition d'été : il met près de la porte, les rayons fréquentés : les cravates, la ganterie, la soie, le blanc, la rouennerie, la mercerie, la bonneterie, la draperie et les lainages. Il possède également l'art de dissimuler les rayons moins vivants. Par exemple les châles sont entourées par les rayons fréquentés comme les confections, la lingerie et les dentelles et d'autres rayons nouveaux. Il fait reléguer au second étage les comptoirs des tapis et des meubles - des comptoirs où les clientes viennent rarement.

⁹⁸ *Ibid.*, p.300.

⁹⁹ *Ibid.*, p.114.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p.300.

¹⁰¹ *Ibid.*

¹⁰² *Ibid.*, p.304.

La distribution des primes est présentée comme << une réclame vivante >>¹⁰³. Lors de la grande exposition des nouveautés d'été, on distribue à chaque acheteuse << des ballons rouges, à la fine peau de caoutchouc, portant en grosses lettres le nom du magasin >>¹⁰⁴.

<< Au comptoir de distribution, on entamait le quarantième mille : quarante mille ballons rouges qui avaient pris leur vol dans l'air chaud des magasins, toute une nuée de ballons rouges qui flottaient à cette heure d'un bout à l'autre de Paris, portant au ciel le nom du *Bonheur des Dames* ! >>¹⁰⁵

Lors de la grande exposition de blanc, Mouret a imaginé la nouvelle prime de petits bouquets de violettes blanches, dont il fait annoncer dans les journaux. Ces bouquets sont achetés par milliers à Nice et distribués à toute cliente qui fait le moindre achat :

<< Et, peu à peu, la clientèle se trouvait fleurie, les magasins s'emplissaient de ces noces blanches, toutes les femmes promenaient un parfum pénétrant de fleur. >>¹⁰⁶

Lors de la grande vente des nouveautés d'hiver, Mouret lance quatre voitures de livraison dans Paris. Ces voitures ont un aspect très voyant. Elles sont peintes << à fond vert, rechargées de jaune et de rouge >>¹⁰⁷ et portent les panneaux dorés et pourpre. De cette manière, ces voitures assurent la publicité du magasin en circulant dans tout Paris.

Dans le *Bonheur des Dames*, la publicité joue un grand rôle. Mouret dépense par an trois cent mille francs de catalogues, d'annonces et d'affiches. Pour la mise en vente des nouveautés d'été, il lance deux cent mille catalogues, dont cinquante mille à

¹⁰³ *Ibid.*, p.299.

¹⁰⁴ *Ibid.*, pp.298-299.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p.335.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p.489.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p.127.

l'étranger, traduits dans toutes les langues. De plus, il les fait illustrer de gravures, qui sont accompagnées même d'échantillons collés sur les feuilles.¹⁰⁸

- Les << rendus >>

Pour attirer des clientes, M. Boucicaut offre aux clientes la possibilité de rendre la marchandise qui ne leur plaît plus et de s'en faire rembourser le prix. Zola introduit cette technique des rendus dans le roman. Son personnage, Mouret, se rend bien compte de l'avantage de cette technique. La femme, qui résiste, trouve là une dernière excuse, la possibilité de revenir sur une folie : elle prend, la conscience en règle, telle que Mme Guibal. Elle s'y promène des heures sans rien acheter, se contente de toucher et regarder. Et pourtant, elle se laisse tenter parfois et achète quelques articles qui lui plaisent. Elle affirme que ce mécanisme des rendus est bien commode. Lors de la grande vente des nouveautés d'été, elle rend quatre objets sur cinq, elle commence à être connue de tous les comptoirs, car elle rapporte les articles un à un, après les avoir gardés plusieurs jours.

- Les commodités offertes à la clientèle

Pour séduire les clients, Mouret leur offre les commodités. Les marchandises sont livrées à domicile. Il évite la fatigue des étages aux femmes délicates en faisant installer deux ascenseurs, capitonnés de velours. Le confort et la décoration luxueuse d'un ascenseur attirent plus de clientes.

Mouret offre aussi des lieux de plaisir pour tenir les clients dans le magasin plus longtemps. La décoration du buffet paraît un effet de richesse avec << un large comptoir de marbre ; aux deux bouts, des fontaines argentées laissaient couler un mince filet d'eau >>¹⁰⁹. Au buffet, les clientes sont plus tentées car on peut prendre gratuitement des sirops et des biscuits. Par ailleurs, on peut également se relaxer dans le salon de lecture et de correspondance, dont le confort vient des << cheminées

¹⁰⁸ *Ibid.*, p.299.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p.311.

monumentales >>¹¹⁰, des << baies cintrées >>¹¹¹ et << de hautes plantes vertes, dans des vases de majolique >>¹¹². Dans le salon, l'impression d'abondance domine sur les tables dont chacune est << encombrée de revues et de journaux, garnie de papeteries et d'encriers. >>¹¹³. Mais cette abondance attire le vol. Les activités diverses des clients y sont lieu :

<< Des dames ôtaient leurs gants, écrivaient des lettres sur du papier au chiffre de la maison, dont elles biffaient l'en-tête d'un trait de plume. Quelques hommes, renversés au fond de leurs fauteuils, lisaient des journaux. Mais beaucoup de personnes restaient là sans rien faire : maris attendant leurs femmes lâchées au travers des rayons, jeunes dames discrètes guettant l'arrivée d'un amant, vieux parents déposés comme au vestiaire, pour être repris à la sortie. Et ce monde, assis mollement, se reposait, jetait des coup d'œil, par les baies ouvertes, sur les profondeurs des galeries et des halls, dont la voix lointaine montait, dans le petit bruit des plumes et le froissement des journaux. >>¹¹⁴

Le grand magasin est séduisant par sa luminosité. Au début, le magasin s'éclaire par ses becs de gaz. L'éclairage électrique s'introduit dans le magasin lors de la grande exposition de blanc¹¹⁵ :

<< Et, dans ce jour mal éteint encore, s'allumaient, une à une, des lampes électriques, dont les globes d'une blancheur opaque constellaient de lunes intenses les profondeurs lointaines des comptoirs. >>¹¹⁶

¹¹⁰ *Ibid.*, p.312.

¹¹¹ *Ibid.*

¹¹² *Ibid.*

¹¹³ *Ibid.*

¹¹⁴ *Ibid.*

¹¹⁵ C'est l'anachronisme de Zola car en réalité, l'éclairage électrique de grands magasins ne s'est répandu qu'à partir de 1880, mais l'action romanesque se déroule en 1869.

¹¹⁶ *Ibid.*, p.520.

Le romancier fait ressortir la clarté de << ce foyer d'ardente lumière >>¹¹⁷ en lui opposant les ténèbres du *Vieil Elbeuf*, avec << son plafond bas et enfumé >>¹¹⁸.

Poussé de l'esprit réaliste et naturaliste, Zola, avant de composer son œuvre, rassemble une abondante documentation importante, qu'il se trouve à la tête, par ses lectures, ses visites et ses interviews. Dans *Au Bonheur des Dames* Zola présente à travers l'image du grand magasin l'opposition entre le nouveau commerce et l'ancien. *Le Bonheur des Dames* représente une des nouveautés de l'époque contemporaine de l'auteur - celle qui est en plein essor, tandis que les petites boutiques se trouvent en voie de la faillite parce qu'elles se contentent de rester dans la tradition ancienne et démodée et ne s'adaptent pas à la société en changement. Les magasins du *Bonheur* eux-mêmes doivent leur succès grâce à la modernisation sous tous les aspects.

Zola prône l'architecture moderne du *Bonheur des Dames*. Sa dimension garantit son existence. Ses bâtiments en fer et en verre représentent le nouveau style architectural de l'avenir. Et l'ornement typique avec des objets de luxe, dorés et multicolores, reflète le prestige du style Second Empire. Mais les anciennes boutiques, contrairement au grand magasin, sont petites et agonisantes, écrasées par les services nouveaux et les rayons ultra-modernes du grand magasin. Zola met en valeur la puissance des nouvelles méthodes de vente à travers l'invention de son personnage Mouret, le patron du *Bonheur des Dames*. Ce grand patron comprend profondément la nature de sa clientèle féminine. Les magasins du *Bonheur* prospèrent grâce aux << pièges plus savants >> que son patron tend à la femme. Les petits boutiquiers, menacés de ruine, sont incapables de lutter contre les gros capitaux et les méthodes de vente les plus efficaces du grand magasin.

Or, le thème du monde moderne chez Zola se présente non seulement à travers l'image du grand magasin mais aussi à travers les personnages qui nous mènent au cœur de la cité moderne en parcourant les décombres des anciens commerces.

¹¹⁷ *Ibid.*, p.59.

¹¹⁸ *Ibid.*, p.38.

CHAPITRE II

L'image du monde du commerce à travers les personnages

Dans *Le Roman Expérimental*, Zola atteste que les romanciers naturalistes sont des analystes de l'homme, dans son action individuelle et sociale. Il estime que le milieu social a particulièrement une grande importance, et que l'homme ne peut être séparé de son milieu ; alors les romanciers s'occupent d'étudier l'influence réciproque de la société sur l'homme et celle de l'individu sur la société.¹

Soucieux de mettre en relief la vraisemblance de l'action romanesque, Zola donne à ses personnages les traits caractéristiques des êtres réels. Ses créatures fictives sont observées dans leur milieu ; leur destinée est le fruit de leur propre comportement.

Les personnages de *Au Bonheur des Dames* sont les représentants des hommes appartenant à deux mondes opposés : ceux du nouveau commerce et de l'ancien. Il faut noter que leurs portraits, tant dans l'aspect physique que dans l'aspect moral sont complètement antinomiques. Ces personnages tissent entre eux des relations conflictuelles, d'où la lutte non seulement entre le grand magasin et les petites boutiques, mais aussi au cœur même du personnel du *Bonheur des Dames*. Cependant, le monde des sentiments, de la compassion n'y est pas exclu. Zola réconcilie la sensibilité qui nous rend humains avec la convoitise de la richesse qui prive l'homme de cœur. C'est surtout avec le personnage de Denise Baudu que Zola fait triompher l'amour et l'amitié dans le désert du grand magasin.

2.1 Le monde du grand magasin : le modernisme

Le Bonheur des Dames n'est pas une simple entreprise commerciale. Il symbolise le monde moderne dominé par l'argent. À un de ses correspondants, Zola constate que, dans son roman l'argent est « une force nécessaire, un facteur de

¹ É. Zola, *Le Roman Expérimental*, Paris, Garnier-Flammarion, 1971, pp.70-72.

civilisation et de progrès >>.² Le personnel du magasin et les clientes sont les << rouages >> qui contribuent à la prospérité du *Bonheur des Dames*.

2.1.1 Le personnel

Le monde du *Bonheur des Dames* est l'image de la société contemporaine de Zola, une société très hiérarchisée, marquée par de fortes inégalités. Les catégories socio-professionnelles prennent en compte uniquement de leur carrière et de leurs revenus. L'argent y représente donc une valeur importante qui peut servir de référence. La hiérarchie organisationnelle est notamment présentée comme une structure pyramidale. Au sommet de la pyramide, c'est la classe dirigeante – le grand patron, élite qui détient le pouvoir économique ; au-dessous, se trouvent son adjoint, l'inspecteur, les chefs de rayon. En bas de l'échelle évoluent les petits employés, voire les commis. Ces êtres prônent tous une nouvelle éthique de l'époque : la vénération de l'argent. Spéculateurs, la plupart sont les provinciaux afflués vers Paris pour gagner le gain. Chez eux, la concurrence et l'exploitation de leurs proches servent de tremplin pour grimper au sommet de cette société de l'argent.

2.1.1.1 Le patron

Octave Mouret fait son apparition dans *Pot-Bouille* (1882) où Zola raconte ses débuts à Paris, depuis son entrée comme commis à la boutique jusqu'à son mariage avec la propriétaire, Mme Hédouin. Dans *Au Bonheur des Dames*, il est devenu veuf et seul maître du magasin. Représentant l'homme moderne, pour qui seul l'argent a de la valeur, Mouret rêve d'être le dieu des temps modernes.

Pour souligner le modernisme chez notre héros, Zola lui oppose son ancien condisciple, Paul de Vallagnosc, que Mouret rencontre par hasard chez sa maîtresse, Mme Desforges. Ces deux amis se différencient comme l'optimisme et le pessimisme. Tandis que Vallagnosc, de noblesse ancienne mais pauvre, devient après des études brillantes de droit, un simple employé du ministère de l'Intérieur contre un maigre

² M. Ambrière, *Précis de littérature française du XIXe siècle*, Paris, PUF, 1990, p.404.

salaire ; Mouret, fils de commerçants, se contente d'études médiocres et de sports violents au collège de Plassans. Homme d'action « avec l'audace aimable d'un aventurier »³, Mouret comprend bien le changement de la société moderne. Pour conquérir Paris, il jette son diplôme et se lance dans les affaires. Personne n'a « le coup de génie de ce Provençal passionné, ni son audace, ni sa grâce victorieuse »⁴. Il ne croit qu'à la force, et ne vise qu'à la victoire. Zola le peint comme un « homme de guerre », infatigable et frais chaque matin dans sa bataille quotidienne :

« Il n'avait pas dormi cette nuit-là, car au sortir d'une soirée chez un agent de change, il était allé souper chez un ami et deux femmes, ramassées dans les coulisses d'un petit théâtre.[...], il était solide, l'œil vif, la peau fraîche, tout à la besogne, comme s'il eût passé dix heures au lit. »⁵

C'est un grand guerrier des temps modernes, qui sort conquérant de la « bataille du négoce »⁶. Avec « toute la joie de l'action, toute la gaieté de l'existence »⁷, Mouret est l'antipode de son ami. Le grand patron du *Bonheur*, pour qui « vouloir et agir, c'est créer enfin »⁸, se révèle toujours plein d'entrain ; Vallagnosc, imprégné du pessimisme et de rêves littéraires, est réduit à l'impuissance⁹. Mouret ne sombre jamais dans l'amer défaitisme de Vallagnosc. Il désire marcher avec son temps. Il se passionne pour tout – pour le succès aussi bien que pour les échecs. Il faut noter que le jeune homme répète à plusieurs reprises le verbe s'amuser – le verbe qui semble être la clé de sa réussite.

« - Comment ! si je m'amuse !... Ah ! ça, que chantes-tu ? Tu en es là, mon vieux !... Mais, sans doute, je m'amuse, et même lorsque les choses craquent, parce qu'alors je suis furieux de les entendre craquer. Moi, je suis un

³ *Ibid.*, p.51.

⁴ *Ibid.*, p.64.

⁵ *Ibid.*, p.63.

⁶ *Ibid.*, p.153.

⁷ *Ibid.*, p.104.

⁸ *Ibid.*

⁹ Ce fait est typique chez des intellectuels « fin de siècle ».

passionné, je ne prend pas la vie tranquillement, c'est ce qui m'y intéresse peut-être. >>¹⁰

Mouret remporte des succès en affaires grâce à son attitude optimiste, tandis que Vallagnosc souffre de son existence médiocre. Voilà le sort complètement différent entre l'homme de la nouvelle génération et celui du vieux monde.

Ambitieux et d'un tempérament dominateur, Mouret ne cesse d'agrandir ses magasins. Il ne pense qu'à la prospérité de son « royaume ». Mais ses gens se méfient de ses ambitions dangereuses : leur patron risque des catastrophes en mettant « tous ses bénéfices dans ses folies d'agrandissement et de réclame »¹¹. Mouret s'amuse de cet effroi des prudents. Ne connaît-il pas bien la valeur de l'argent ? Certes, si. Mais, fier de son audace, il croit que la force invincible de « tout oser » est la clé même du succès :

<< [...], il déclara qu'il était au fond plus juif que tous les juifs du monde : il tenait de son père, auquel il ressemblait physiquement et moralement, un gaillard qui connaissait le prix des sous ; et, s'il avait de sa mère ce brin de fantaisie nerveuse, c'était là peut-être le plus clair de sa chance, car il sentait la force invincible de sa grâce à tout oser. >>¹²

Capitaliste, Mouret accumule ses capitaux et fait sa fortune en exploitant ses employés. La lutte entre le patron et les employés dans ce roman est d'une violence moindre que celle dans *Germinal*. Mais elle est plus sournoise. Mouret est hypocrite. Sévère, il cache sa dureté et joue « son rôle de dieu aimable » devant ses employés. Quand un vendeur commet une faute, Mouret charge son second, Bourdoncle, des exécutions, comme dans le cas d'Albert Lhomme, responsable d'une caisse centrale :

<< [...], devant le jeune homme, Mouret s'effaça : il répugnait à compromettre sa grâce dans un métier de gendarme, il gardait par goût et par tactique son

¹⁰ É. Zola, *Au Bonheur des Dames*, p.104.

¹¹ *Ibid.*, p.53.

¹² *Ibid.*, p.67.

rôle de dieu aimable. Légèrement du coude, il toucha Bourdoncle, l'homme chiffre, qu'il chargeait d'ordinaire des exécutions. >>¹³

Lorsque Bourdoncle s'est fait craindre, Mouret soigne son dehors, et entre en scène comme un << bon prince >>¹⁴. Quel royaume étrange, régi par l'abus du pouvoir !

Le *Bonheur* devient aussi une sorte de monde-machine, dont le maître considère son peuple comme objet. Pendant la morte-saison d'été, afin de diminuer les frais, la direction fait donc << les renvois en masse >>¹⁵. Ce grand magasin-usine ne veut que les employés-rouages les plus utiles. Ceux considérés comme des parasites sont bannis, expulsés comme des engins usés :

<< L'usine chômail, on supprimait le pain aux ouvriers ; et cela passait dans le branle indifférent de la machine, le rouage inutile était tranquillement jeté de côté, ainsi qu'une roue de fer, à laquelle on ne garde aucune reconnaissance des services rendus. Tant pis pour ceux qui ne savaient pas se tailler leur part ! >>¹⁶

C'est le drame des employés qui tremblent devant << le massacre >>¹⁷. Suivant les directives de Mouret, Bourdoncle invente des méfaits, il scrute même les plus légères négligences pour exécuter ceux qui sont en cause :

<< On nommait les vendeurs congédiés, comme, en temps d'épidémie, on compte les morts. >>¹⁸

D'autres instruments de torture sont les règlements concernant le réfectoire. On empêche les commis de sortir prendre le café, par crainte de << l'esprit détourné de la vente >>¹⁹.

¹³ *Ibid.*, p.77.

¹⁴ *Ibid.*, p.78.

¹⁵ *Ibid.*, p.204.

¹⁶ *Ibid.*, p.205.

¹⁷ *Ibid.*, p.204.

¹⁸ *Ibid.*, p.205.

¹⁹ *Ibid.*, p.217.

<< [...] ; et la direction avait décidé qu'ils ne sortiraient plus, qu'ils paieraient trois sous de supplément, pour une tasse de café, s'ils en voulaient. >>²⁰

Toutefois, les commis ont deux échappatoires : la lecture du journal et la conversation médisante.

Les vendeurs sont souvent les forçats de la mauvaise nourriture. Les repas collectifs sont désagréables et insupportables : << fer-blanc >>, c'est-à-dire << du riz au gratin >>, la raie puante. Quand les employés s'en plaignent, leur patron joue le rôle du bon père :

<< Alors, Mouret se répandit en paroles cordiales : il ferait tout pour le bien-être de ses employés, il était leur père, il préférerait manger du pain sec que de les savoir mal nourris. >>²¹

La promesse du patron n'est pas tenue, car les mauvais repas demeurent le mets du jour. Aussi étouffe-t-on dans les salles à manger, étroites et humides.

<< [...] d'anciennes caves, de quatre mètres sur cinq, qu'on avait enduites au ciment et aménagées en réfectoires ; mais l'humidité crevait la peinture, les murailles jaunes se marbraient de taches verdâtres ; et, du puits étroit des soupiraux, ouvrant sur la rue, au ras du troittoir, tombait un jour livide, [...]. En juillet comme en décembre, on y étouffait, dans la buée chaude, chargée d'odeurs nauséabondes, que soufflait le voisinage de la cuisine. >>²²

Les employés sont enfermés dans cette salle piètre. Ce n'est pas une vie humaine. L'ensemble des commis est anonyme, assimilé à un << troupeau >> discipliné et abruti par le travail :

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*, p.218.

²² *Ibid.*, p.216.

<< Le troupeau s'y hâtait, sans un rire, sans une parole, au milieu d'un bruit croissant de vaisselle et dans l'odeur forte de nourriture. >>²³

Voilà la condition du travail imposée par Mouret qui animalise l'homme.

D'autres victimes de la politique commerciale de Mouret sont les vendeuses. Elles sont logées dans une pièce étroite, sous les combles du magasin.

<< C'était une étroite cellule mansardée, ouvrant sur le toit par une fenêtre à tabatière, meublée d'un petit lit, d'une armoire de noyer, d'une table de toilette et de deux chaises. Vingt chambres pareilles s'alignaient le long d'un corridor de couvent, peint en jaune ; [...] >>²⁴

Sur les trente-cinq demoiselles de la maison, il y en a vingt qui couchent dans ces chambres où elles souffrent l'hiver d'un froid glacial et l'été d'une chaleur torride :

<< Il gelait dans la chambre, le froid semblait y couler des murs mansardés, d'une nudité de prison ; [...] >>²⁵

Logées et nourries dans le magasin, ces << pensionnaires >> s'affligent de l'isolement car les visites sont interdites, les heures de sorties surveillées. On les veille << scrupuleusement >> au respect de ce règlement.

Ces conditions de travail abîment leur santé. La manutention, la station debout et << le grand voyage >>²⁶ dans le magasin entraînent l'épuisement physique, comme en témoigne Denise Baudu, vendeuse débutante du rayon des confections. Sans cœur, le patron asservit ses vendeuses. Ces subalternes font profession d'affronter toutes les difficultés de la besogne.

²³ *Ibid.*, p.215.

²⁴ *Ibid.*, p.129.

²⁵ *Ibid.*, p.176.

²⁶ *Ibid.*, p.327.

Lors de la grande exposition des nouveautés d'été, Mouret, « en proie à une crise d'inspiration »²⁷ aménage une partie de son magasin : il déplace des rayons pour mieux localiser la foule. Il veut que les clientes se tassent dans de différents coins du magasin. Mais cette « jolie idée de géomètre »²⁸ du patron martyrise ses vendeuses car celles-ci usent leurs jambes à conduire les acheteuses de rayon en rayon. Le patron ne s'en rend pas compte, il prétend faire du bien tant à ces jeunes qu'à son magasin :

« - [...] Ils sont jeunes, ça les fera grandir... Et tant mieux, s'ils se promènent ! Ils auront l'air plus nombreux, ils augmenteront la foule. Qu'on s'écrase, tout ira bien ! »²⁹

Ne visant qu'à son propre intérêt, Mouret fait fructifier de l'argent en exploitant tout son entourage, en particulier ses employés, voire ses esclaves !

2.1.1.2 L'adjoint du patron : Bourdoncle

Bourdoncle est fils d'un fermier pauvre des environs de Limoges. Ce jeune provincial ambitieux aspire également à la conquête de Paris. Il a été commis de Mme Hédouin en même temps que Mouret. Après la mort de Mme Hédouin, tous les deux se retrouvent à la tête du magasin. Aux allures de séducteur de Mouret s'oppose le portrait plat et mesquin de Bourdoncle :

« [...] grand et maigre, aux lèvres minces, au nez pointu, très correct d'ailleurs avec ses cheveux lissés, où des mèches grises se montraient déjà. »³⁰

Jaloux, Bourdoncle s'engage dans une lutte latente contre Mouret ; c'est une « bataille pour l'existence »³¹. Il croit capable de supplanter son « camarade » car il est,

²⁷ *Ibid.*, p.300.

²⁸ *Ibid.*, p.301.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*, p.63.

³¹ *Ibid.*, p.493.

soi-disant, << très intelligent, très actif >>³², plus sérieux et plus prudent. Dès le commencement du roman, Bourdoncle, << par un instinct d'homme sage >>³³, reste devant Mouret, respectable, obéissant et << sans lutte >>³⁴. Il l'épie tout le temps quand même.

<< [...], Bourdoncle regardait Mouret, en songeant que ce diable d'homme savait tout, s'occupait de tout, même aux tables des restaurants de nuit et dans les alcôves de ses maîtresses. >>³⁵

Ces deux amis-ennemis ont la même vénération pour l'argent ; mais tandis que Mouret exploite les femmes qui l'entourent, Bourdoncle les fuit par mépris et surtout par peur, car il fait profession de les haïr.³⁶ Plus exactement, il croit que la passion pour les femmes est le signe de faiblesse :

<< Les facultés commerciales du patron (Mouret) lui semblaient devoir sombrer, au milieu de cette tendresse inepte : ce qu'on avait gagné par les femmes, s'en irait par cette femme. >>³⁷

Quand Mouret devient << enfant >>, affaibli par la déception amoureuse, Bourdoncle, avec son << dédain d'un homme sans passion >>³⁸, ambitionne d'évincer son patron :

<< Mais on aurait trouvé en outre, au fond de ce changement, le réveil d'une ambition ancienne, l'espoir effrayé et peu à peu élargi de manger à son tour Mouret, devant lequel il avait si longtemps courbé l'échine. >>³⁹

³² *Ibid.*, p.64.

³³ *Ibid.*

³⁴ *Ibid.*

³⁵ *Ibid.*, p.75.

³⁶ *Ibid.*, p.65.

³⁷ *Ibid.*, p.408.

³⁸ *Ibid.*, p.408.

³⁹ *Ibid.*, p.493.

Lorsque Mouret décide d'épouser la femme aimée, Denise Baudu, Bourdoncle le trouve un << homme fini >>, détrôné par un sentiment chétif qu'est l'amour :

<< Et le patron redevenait enfant, glissait à un mariage imbécile, allait tuer sa chance, gâter son charme sur la clientèle. Pourquoi l'en aurait-il détourné ? >>⁴⁰

Bourdoncle est le concurrent malveillant de son patron. Il ne souhaite que la déchéance de Mouret afin de prendre sa place au sommet de la << pyramide >>. Pourtant, d'autres employés derrière lui convoitent aussi son poste d'adjoint. La lutte pour l'existence se perpétue ainsi de suite.

2.1.1.3 Les subalternes

N'ayant en vue que la prospérité de la maison, le patron stimule le zèle de ses employés en créant le système de la guelte, c'est-à-dire le pourcentage accordé à un vendeur sur ses ventes. Ce mécanisme attise les rivalités entre les employés, les plongeant dans une lutte dont le patron est le plus grand bénéficiaire. Cette politique de la compétition semble être la force motrice du nouveau commerce. C'est un autre combat pour l'existence qui détériore ces êtres en proie à la convoitise du gain :

<< Dans le magasin, sous l'écrasement de treize heures de besogne, on ne pensait guère à des tendresses, entre vendeurs et vendeuses. Si la bataille continuelle de l'argent n'avait effacé les sexes, il aurait suffi, pour tuer le désir, de la bousculade de chaque minute, qui occupait la tête et rompait les membres. >>⁴¹

Mouret augmente ses capitaux en suggérant à ses vendeurs d'investir leur argent dans la maison. L'accroissement des chiffres d'affaires, qui fait la fortune de Mouret, permet aux vendeurs de gagner plus de revenus. Ce système de placement transforme

⁴⁰ *Ibid.*, p.494.

⁴¹ *Ibid.*, p.182.

le magasin en un champ de bataille. C'est la guerre larvée entre les vendeurs qui ne deviennent que les outils faisant fructifier de l'argent du maître :

« Tous n'étaient plus que des rouages, se trouvaient emportés par le branle de la machine, abdiquant leur personnalité, additionnant simplement leurs forces, dans ce total banal et puissant de phalanstère. »⁴²

Ce « phalanstère », cet écrasement de l'individu fait naître l'homme moderne – un être-machine, sans âme, qui évolue comme une simple calculatrice. Voici un bel exemple - le rayon des soieries. Ici, les vendeurs ne sont que les concurrents qui désirent monter des échelons. Ils s'épient et rivalisent. Ceux qui gravissent les marches s'empressent d'écraser d'autres à leur tour. Certes, « cette lutte des appétits » contribue au grand succès du magasin. Nourrie d'ardeur de vendre et d'hostilité continuelle, la maison s'enflamme, rayonnant dans toute sa gloire :

« [...], et cette lutte des appétits, cette poussée des uns sur les autres, était comme un bon fonctionnement même de la machine, ce qui enrageait la vente et allumait cette flambée du succès dont Paris s'étonnait. »⁴³

Dans ce rayon des soieries, un certain ambitieux Hutin, qui a « une souplesse de nature, une continuelle caresse de flatterie »⁴⁴, devient un des premiers vendeurs du comptoir en dix-huit mois. Se transformant en « ogre » qui mange tous ses collègues, il parvient à prendre la place du chef du rayon après avoir supplanté successivement Robineau et Bouthemont. Hutin cache « un appétit furieux, mangeant tout, dévorant le monde, même sans faim, pour le plaisir »⁴⁵.

Mais derrière Hutin, il y a Favier, qui, nommé second, veut « manger » le premier et le déloger de sa place.

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.*, p.214.

⁴⁴ *Ibid.*, pp.81-82.

⁴⁵ *Ibid.*, p.82.

<< On entendait le travail obscur de Favier, un gros bruit de mâchoires, étouffé sous terre. >>⁴⁶

Il fait une << continuelle tactique >>⁴⁷ : adressant des rapports sournois à la direction, profitant des occasions pour faire prendre Hutin en défaut. Enfin, Hutin est à son tour << mangé >> par Favier, qui devient aussi premier.

<< [...] ; et c'était encore, c'était surtout la lente poussée des appétits qui le mangeait à son tour, toute la guerre sourde du rayon le jetant dehors, dans le branle même de la machine. >>⁴⁸

Dans ce cycle infernal du commerce, les membres du personnel de ce magasin-machine se muent en << ogres >>. Se lançant dans une bataille continue, ils s'efforcent de se hisser étape par étape en se dévorant les uns les autres. Voilà une image de plus d'atrocité du temps moderne.

2.1.2 Les clientes

Comme l'indique son titre, le roman est placé sous le signe de la féminité. Le parfum de la femme embaume tout le magasin. Mais ce << temple élevé à sa gloire >> a pour offrande rituelle le sacrifice des femmes - ses clientes. On les séduit pour mieux les dépouiller. Propriétaire du *Bonheur des Dames*, Octave Mouret est en effet le maître de ce << peuple de femmes >> dont il sait exploiter la coquetterie. C'est une exploitation galante ; Mouret enjôle ses clientes en les traîtant comme << reines >> dans la maison ; il leur a bâti un << temple >> d'une << religion nouvelle >>⁴⁹ pour les y tenir à sa merci.

<< Sous la grâce même de sa galanterie, Mouret laissait ainsi passer la brutalité d'un juif vendant de la femme à la livre : il lui élevait un temple, la

⁴⁶ *Ibid.*, p.507.

⁴⁷ *Ibid.*, p.421.

⁴⁸ *Ibid.*, p.507.

⁴⁹ *Ibid.*, p.521.

faisait encenser par une légion de commis, créait le rite d'un culte nouveau ;
[...] >>⁵⁰

Mouret devient le dieu de cette nouvelle religion - celle de la coquetterie et du luxe. Il croit que << les églises que désertait peu à peu la foi chancelante étaient remplacées par son bazar, dans les âmes inoccupées désormais >>⁵¹, et que toutes les femmes lui appartiennent⁵², comme il adresse au baron Hartmann :

<< - [...] Est-ce que Paris n'est pas aux femmes, et les femmes ne sont-elles pas à nous ? >>⁵³

Mouret, qui cache son mépris, exploite ses clientes, spéculant sur leur complaisance et leur âpreté. Les clientes sont les proies faciles à cause de leur faiblesse.

<< [...], la femme était reine, adultée et flattée dans ses faiblesses, entourée de prévenances, elle y régnait en reine amoureuse, dont les sujets trafiquent, et qui paye d'une goutte de son sang chacun de ses caprices. >>⁵⁴

<< L'inventeur de cette mécanique à manger les femmes >>⁵⁵, Mouret recherche sans cesse des séductions plus grandes, pour leur vider la poche et détraquer les nerfs. Pendant les grandes ventes, en contemplant << le piétinement de la clientèle >>⁵⁶, il aime rester debout en haut du grand escalier central. C'est son poste favori ; de là il domine la maison toute entière et de là il savoure sa victoire.

Sous ses allures de séducteur, Mouret exploite ses clientes << comme une mine de houille >>⁵⁷. De grandes reines, ces acheteuses sont transformées en des

⁵⁰ *Ibid.*, p.116.

⁵¹ *Ibid.*, pp.521-522.

⁵² J. Gaillard, *Au Bonheur des Dames* : Émile Zola : Préface, p.18. Paris est la seule ville de la France à proposer une concentration bourgeoise et un désir de paraître suffisants pour risquer le commerce de la nouveauté sur une pareille échelle.

⁵³ É. Zola, *Au Bonheur des Dames*, p.390.

⁵⁴ *Ibid.*, p.116.

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ *Ibid.*, p.317.

⁵⁷ *Ibid.*, p.391.

matières premières de ce grand magasin-machine à vapeur. Elles ne sont, pour le maître du *Bonheur*, qu'un matériau, grâce auquel il fait sa fortune et satisfait ses appétits.

<< Il y avait là le ronflement continu de la machine à l'œuvre, un enfournement de clientes, entassées devant les rayons, étourdies sous les marchandises, puis jetées à la caisse. Et cela réglé, organisé avec une rigueur mécanique, tout un peuple de femmes passant dans la force et la logique des engrenages. >>⁵⁸

À chaque vente, l'amas des clientes, brûlé de désirs effrénés d'acheter, attise la combustion interne de << la machine surchauffée >>⁵⁹. Ce désir constitue une déperdition, un amoindrissement de l'être. Le magasin vit de la vie que les femmes n'ont plus. << Entassées >>, << étourdies >> comme privées de leur << âme >>, << jetées à la caisse >>, elles sont devenues objets. Quels étranges objets qui fournissent la sève au magasin-monstre !

Voilà le grand magasin-monstre qui vit des ardeurs de ses clientes. La vie intense du monstre est tout simplement celle de la foule. Le *Bonheur des Dames* comme son nom l'indique, n'est que l'incarnation mythique du désir des femmes. Ce désir a pour objet - les vêtements, mais comme il est ici porté à son plus haut degré, quantitativement et qualitativement, par la << foule brutale de convoitise >>, il s'apparente au désir sexuel. Subissant la loi du magasin dont les marchandises vivent intensément, les femmes tentent d'y retrouver l'intensité de vie qu'elles ont perdue. Mais si le magasin est vivant, il est aussi mécanique, et leur quête du bonheur est illusoire.⁶⁰

Il faut noter que le magasin du *Bonheur* s'efforce d'élargir sa clientèle à l'ensemble de la bourgeoisie. Il tente de répondre à la demande de toute la classe bourgeoise : haute, moyenne et petite. La haute bourgeoisie est composée des femmes

⁵⁸ *Ibid.*, p.45.

⁵⁹ *Ibid.*, p.153.

⁶⁰ J. Vassevière, *Zola biographie étude de l'œuvre*, Albin Michel, 1994, pp.114-115.

riches qui adorent le luxe à bon prix tandis que les moyennes et petites bourgeoises appartiennent à la populace qui achète << l'illusion du luxe >>. La clientèle de *Bonheur des Dames* se compose essentiellement de ce peuple. Pour combler son << appétit de luxe >>⁶¹, le grand magasin lui offre la version relativement bon marché d'un luxe naguère réservé aux gens riches. Il lui prépare en particulier la soie – le roi du textile. De ce fait, le *Bonheur des Dames* devient pour les clientes une maison de tentations qui stimule leur << rage du chiffon >>⁶².

Ce << peuple de coquettes >>⁶³, ces clientes fidèles d'Octave Mouret, ont en commun la fureur de tout acheter mais elles se distinguent par l'importance de leur fortune qui dépend de la rémunération de leur mari.

Il y a peu de hautes bourgeoises dans *Au Bonheur des Dames*. Ces clientes, riches et élégantes, ont les habitudes d'achat << classiques >> : elles n'achètent que des articles dont elles ont besoin. Mme Desforges, veuve d'un homme de Bourse qui lui a laissé une certaine fortune, se trouve parmi ces clientes huppées. Avisée, elle connaît les marchandises. Malgré leur fort pouvoir d'achat, elle ne prend que les << moins chers >>. Et pourtant elle se laisse emporter par l'éloquence des vendeurs et achète plus qu'elle en a besoin.

Le *Bonheur des Dames* vise surtout à la clientèle de la classe moyenne. Il l'incite au désir de paraître, éveille sa vanité malgré sa fortune limitée. Mme Bourdelais, même économe, est notamment la proie des << pièges tendus à la tendresse des mères >>⁶⁴, inventés par le patron du *Bonheur*. Ce dernier a l'idée de conquérir la mère sans coquetterie par l'enfant, en créant des rayons pour petits garçons et fillettes. Quant à Mme de Boves, c'est également une femme superbe, qui est emportée par << la rage du chiffon >>⁶⁵. Cette victime succombe à la << névrose des bazars >>. Considérée comme une femme convenable, elle vole par tentation. Comme elle est à court d'argent, elle est << toujours torturée d'une envie trop

⁶¹ É. Zola, *Au Bonheur des Dames*, p.115.

⁶² *Ibid.*, p.515.

⁶³ *Ibid.*, p.321.

⁶⁴ *Ibid.*, p.331.

⁶⁵ *Ibid.*, p.515.

grosse >>⁶⁶. Ayant << le besoin sensuel >>⁶⁷ et les << mains fiévreuses >>⁶⁸, elle décide de voler les marchandises qu'elle ne peut acheter. Mais l'aventure de cette kleptomane se termine par une arrestation. C'est une surprise, la dégradation de cette dame si noble. Son comportement est de moins en moins en accord avec sa condition sociale.

Aussi un grand nombre de petites bourgeoises se laissent-elles tenter par le grand magasin et perdent leur sens de l'économie. Le grand magasin devient pour ces clientes << un champ de bataille >>⁶⁹ où elles s'écrasent pour le << massacre des tissus >>⁷⁰.

<< [...] Mouret avait calculé juste : toutes les ménagères, une troupe serrée de petites bourgeoises et de femmes en bonnet, donnaient assaut aux occasions, aux soldes et aux coupons, étalés jusque dans la rue. Des mains en l'air, continuellement, tâtaient << les pendus >> de l'entrée, un calicot à sept sous, une grisaille laine et coton à neuf sous, surtout un orléans à trente-huit centimes, qui ravageait les bourses pauvres. Il y avait des poussées d'épaules, une bousculade fiévreuse autour des casiers et des corbeilles, où des articles au rabais, [...], chaussettes et bas de coton s'éboulaient, disparaissaient, comme mangés par la foule vorace. >>⁷¹

À chaque vente les petites bourgeoises dépensières se battent pour obtenir les marchandises les moins chères.

Parmi la foule des petites bourgeoises, Mme Boutarel et Mme Marty représentent les clientes types. La première, provinciale, débarque à Paris deux fois par an, << pour jeter aux quatre coins du *Bonheur des Dames* l'argent qu'elle rognait sur son

⁶⁶ *Ibid.*, p.119.

⁶⁷ *Ibid.*, p.513.

⁶⁸ *Ibid.*, p.156.

⁶⁹ *Ibid.*, p.162.

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ *Ibid.*, p.304.

ménage >>⁷². Mme Boutarel est, elle aussi, séduite par les marchandises du grand magasin, qu'elle veut voir et toucher. Elle y dépense tout.

<< Rarement, elle demandait par lettre, car elle voulait voir, avait la joie de toucher la marchandise, faisait jusqu'à des provisions d'aiguilles, qui, disait-elle, coûtaient les yeux de la tête, dans sa petite ville. >>⁷³

Mme Marty, elle, paraît la plus dépensière. Elle aime montrer aux yeux de tous les articles nouveaux qu'elle a achetés au *Bonheur des Dames*. Elle << brûle >> d'étaler ses achats, << dans une sorte de besoin sensuel >>⁷⁴.

<< Elle rougissait de plaisir, une pudeur de femme qui se déshabille la rendait charmante et embarrassée, à chaque article nouveau qu'elle sortait. >>⁷⁵

Comme le *Bonheur des Dames* vend tout ce qu'il est possible de vendre, même inutile, il devient << un terrible agent de dépense >>⁷⁶ qui ravage les ménages. C'est surtout le personnage de Mme Marty que les << achats d'impulsion >> rendent une proie facile du magasin. Cette dame << maigre, laide, ravagée de petite vérole >>⁷⁷ est connue pour << sa rage de dépense >>⁷⁸. Elle ruine peu à peu son mari, professeur de cinquième au lycée Bonaparte. Monsieur Marty doit doubler ses six mille francs d'appointements en courant le cachet.⁷⁹ Toujours emportée par sa rage de dépense, Mme Marty prend tout au *Bonheur des Dames*, << sans choix, au hasard des étalages >>⁸⁰. Elle est << sans force devant la tentation >>⁸¹ :

⁷² *Ibid.*, pp.319-320.

⁷³ *Ibid.*, p.133.

⁷⁴ *Ibid.*, p.122.

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ *Ibid.*, p.116.

⁷⁷ *Ibid.*, p.98.

⁷⁸ *Ibid.*, p.99.

⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ *Ibid.*, p.199.

⁸¹ *Ibid.*, p.99.

<< [...], elle était des femmes heureuses de se laisser violenter, de baigner dans la caresse de l'offre publique, avec la jouissance de mettre ses mains partout et de perdre son temps en paroles inutiles. >>⁸²

Elle ne résiste pas à la proposition acharnée d'un gantier et finit par acheter sans besoin une paire de gants brodés. Une fièvre nerveuse l'anime. Sa fille Valentine, âgée de quatorze ans, est son analogue. Comme sa mère, << la fièvre de dépense >>⁸³ la brûle :

<< [...], elle l'habillait comme elle, de toutes les nouveautés de la mode, dont elle subissait l'irrésistible séduction. >>⁸⁴

Mme Marty est emportée par << une de ces crises de dépense >>⁸⁵, dont elle sort << brisée et confuse >>⁸⁶. À travers les magasins, elle bat les rayons << de sa curiosité inassouvie >>⁸⁷. Mais elle est surtout enfiévrée par les rayons nouveaux, elle s'y précipite et achète tout.

<< [...] ; on ne pouvait ouvrir un rayon sans qu'elle l'inaugurât ; [...] >>⁸⁸

Enfin, elle << mange >> un oncle, un vieux brave homme d'oncle, qui s'est retiré chez elle, après son veuvage... Monsieur Marty est complètement ruiné :

<< [...] le pauvre M. Marty, à la suite de violentes scènes de ménage, venait d'être frappé du délire des grandeurs : il puisait à pleines mains dans les trésors de la terre, il vidait les mines d'or, chargeait des tombereaux de diamants et de pierreries. >>⁸⁹

⁸² *Ibid.*, p.309.

⁸³ *Ibid.*, p.312.

⁸⁴ *Ibid.*, p.99.

⁸⁵ *Ibid.*, p.508.

⁸⁶ *Ibid.*

⁸⁷ *Ibid.*, p.335.

⁸⁸ *Ibid.*, p.508.

⁸⁹ *Ibid.*, p.485.

Ces clientes ne peuvent résister à la tentation du grand magasin. Enfiévrées, extasiées devant les étalages, elles oublient tout. Leur coup de folie ruine enfin leur famille.

Voilà le rôle décisif du désir dans le rapport entre la vente et l'achat. Ces femmes sont fascinées par les nouvelles méthodes de vente inventées par Octave Mouret. Toute l'œuvre de la séduction entraîne particulièrement une consommation excessive qui comble la soif d'achat des femmes-proies.

Quelle promiscuité qu'est ce nouveau monde ! Cette mutation du commerce entraîne bien des changements. Le grand magasin devient un véritable champ de bataille qui prélude à une révolution sociale. Le principe nouveau est évidemment celui de la concurrence. C'est cette loi nouvelle qui met en cendres l'univers du petit commerce traditionnel.

2.2 Le monde de la petite boutique traditionnelle : le traditionalisme

Dans *Au Bonheur des Dames* le monde de l'ancien commerce se confronte à l'univers triomphant du grand magasin. Celui-ci écrase le vieux quartier, « massacre » sans merci les petits commerçants. Face au défi créateur d'Octave Mouret, le monde de petits commerçants s'écroule. Ces « laissés-pour-compte » de l'évolution croient que les méthodes commerciales auxquelles ils doivent leur fortune ne sont point désuètes. Hélas, en réalité, toutes leurs pratiques sont inadéquates au commerce en pleine évolution. Ces commerçants sont partisans de la tradition et se prennent pour artistes : ils considèrent que chacun est maître dans son art. Ces commerçants spécialisés trouvent conjointement Octave Mouret leur plus grand concurrent. Car chaque nouveau rayon du *Bonheur des Dames* apporte « de nouveaux écroulements, chez les petits boutiquiers des alentours »⁹⁰. Parmi ces boutiquiers, deux entrent en guerre contre Mouret et le *Bonheur des Dames* : Bourras, marchand de cannes et de parapluies, et Baudu, drapier, patron du *Vieil Elbeuf*.

⁹⁰ *Ibid.*, p.280.

Bourras est un << grand vieillard à tête de prophète >>⁹¹. C'est un << artiste >> habile, travaillant le bois. Il fait les raccommodages et, en esthète, se plaît à tourner des parapluies un à un. Mais c'est surtout son ingéniosité de sculpter des manches qui lui conquiert une << célébrité d'artiste dans le quartier >>⁹².

<< C'était son orgueil d'artiste, pas un ouvrier à Paris n'était capable d'établir un manche pareil aux siens, léger et solide. Il en sculptait surtout la pomme avec une fantaisie charmante, renouvelant toujours les sujets, des fleurs, des fruits, des animaux, des têtes, traités d'une façon vivante et libre. Un canif lui suffisait, on le voyait les journées entières, le nez chaussé de besicles, fouillant le buis ou l'ébène. >>⁹³

Bourras maîtrise l'art de décorer les vitrines de sa boutique : chacune paraît << toute une construction ingénieuse, faite avec des parapluies et des cannes >>⁹⁴. Orgueilleux comme un << vieux lion >>⁹⁵, Bourras endure une cruelle humiliation face au nouveau rayon de parapluies et d'ombrelles du *Bonheur de Dames*. Trouvant furieusement que << l'art est fichu >>⁹⁶, le vieux Bourras accuse le grand magasin de réduire à néant son travail d'artisan :

<< Toute sa colère de maniaque s'exhalait contre les misérables qui déshonoraient son métier, en vendant du bon marché, de la camelote, des articles dont les chiens, disait-il, n'auraient pas voulu se servir. >>⁹⁷

Pourtant ce vieillard est solide et ne se laisse pas << égorger >>⁹⁸. Il essaie de tenir tête au grand magasin en variant ses objets faits de main de maître : << des manches de bambou, de cornouiller, d'olivier, de myrte, de rotin, toutes les variétés de manches

⁹¹ *Ibid.*, p.50.

⁹² *Ibid.*

⁹³ *Ibid.*, p.244.

⁹⁴ *Ibid.*, p.60.

⁹⁵ *Ibid.*, p.244. << avec sa crinière de vieux lion, son nez crochu et ses yeux perçants, sous les touffes raides de ses sourcils >>

⁹⁶ *Ibid.*

⁹⁷ *Ibid.*

⁹⁸ *Ibid.*, p.56.

imaginables >>⁹⁹. Mais la fabrication industrielle qui est mise sur la solidité et les nombres le surpasse. De ce combat, Bourras sort vaincu.

<< Le *Bonheur*, moins artiste, soignait l'étoffe, vantait ses alpagas et ses mohairs, ses sergés et ses taffetas cuits. >>¹⁰⁰

Notre vieux lion devient impuissant, battu. Pour comble de malheur, l'invention du parapluie à godet de Bourras est reprise et perfectionnée par le *Bonheur des Dames* :

<< Il (Bourras) venait de lancer son invention, le parapluie à godet, qui plus tard devait se populariser. Du reste, le *Bonheur* perfectionna immédiatement l'invention. >>¹⁰¹

Désespéré, le << lion >> s'effondre. L'art devrait inéluctablement céder sa place à la fabrication en série.

Malgré sa défaite, Bourras garde toujours son cœur tendre d'artiste. Au fond, sous un air brusque, c'est un homme bon.

<< Il avait la voix dure, les gestes fous, et les mères du quartier terrifiaient leurs marmots en menaçant de l'envoyer chercher, comme on envoie chercher les gendarmes. Cependant, les gamins ne passaient jamais devant sa porte, sans lui crier quelque vilénie, qu'il ne semblait même pas entendre. >>¹⁰²

Bourras est un des << adjuvants >> qui aide l'héroïne, Denise, à surmonter sa peine. Cette dernière, sans travail, est forcée de reprendre Pépé, son petit frère, dont elle ne peut plus payer la pension. Bourras vole à leur secours en leur louant une petite pièce dans sa maison. Malgré sa situation difficile, il engage Denise comme employée.

⁹⁹ *Ibid.*, p.261.

¹⁰⁰ *Ibid.*

¹⁰¹ *Ibid.*

¹⁰² *Ibid.*, p.244.

<< Aussi dut-il inventer la besogne, le lendemain, lorsqu'il installa Denise dans un coin de sa boutique. Il ne pouvait pas laisser mourir le monde chez lui. >>¹⁰³

Grâce à la générosité du vieillard, Denise se sauve à plusieurs reprises de la << misère noire >>¹⁰⁴. Quand Pépé a un gros rhume et qu'il faut le nourrir de bouillon, Bourras lui apporte du pain et une boîte à lait pleine de bouillon au moment où Denise n'a rien à manger. Contrairement, au *Bonheur*, le personnel-robot semble insensible à la compassion, à tout sentiment, comme Baudu le constate ironiquement :

<< Aussi le personnel était gentil : un tas de godelureaux qui manœuvraient comme dans une gare, qui traitaient les marchandises et les clientes comme des paquets, lâchant le patron ou lâché par lui pour un mot, sans affection, sans mœurs, sans art ! >>¹⁰⁵

Voilà les deux univers qui s'opposent : l'artiste contre le machiniste, et la compassion contre l'inhumanité !

Quant à Baudu, il se spécialise en draperie. Le conflit entre ce commerçant et Mouret commence quand celui-ci installe un nouveau rayon de draperie. Baudu se plaint amèrement de ce fait :

<< - [...] Seulement, il m'asticote, il croit me faire tourner le sang, parce qu'il a mis son rayon de draperie, là, en face. >>¹⁰⁶

Baudu, lui, travaille soigneusement les draps. Fier de ses œuvres, il les vend cher. Car ce sont les fruits du travail d'un << artiste >>. C'est lui qui formule la théorie commerciale de l'ancien commerce : << L'art n'était pas de vendre beaucoup, mais

¹⁰³ *Ibid.*

¹⁰⁴ *Ibid.*, p.243.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p.53.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p.56.

de vendre cher. >>¹⁰⁷. Pourtant, le prix n'est pas fixé chez lui et une cliente peut toujours marchander.

En effet, Baudu se dresse contre toutes les innovations d'Octave Mouret. D'abord, il dévalorise les étalages du *Bonheur* :

<< - [...] Toujours, il y plante ses plus belles confections, au milieu d'un encadrement de pièces de drap, une vraie parade de saltimbanque pour raccrocher les filles... Foi d'honnête homme ! je rougirais d'employer de tels moyens. >>¹⁰⁸

Ensuite, il désapprouve avec sarcasme la décoration de la porte d'entrée du grand magasin :

<< - [...] Depuis près de cent ans, le *Vieil Elbeuf* est connu, et il n'a pas besoin à sa porte de pareils attrape-nigauds. >>¹⁰⁹

De plus, il accuse le grand magasin de << monter sur le dos des voisins et de tout manger >>¹¹⁰ en installant sans cesse de nouveaux rayons. Alors Baudu l'intitule ironiquement << bazar >> :

<< Avait-on jamais vu cela ? un magasin de nouveautés où l'on vendait de tout ! un bazar alors ! >>¹¹¹

Mme Baudu, elle aussi, condamne ce << bazar >> qui dévorerait tous les petits commerçants spécialisés du quartier.

<< - Et les gants, dit Mme Baudu. N'est-ce pas monstrueux ? il a osé créer un rayon de ganterie !... >>¹¹²

¹⁰⁷ *Ibid.*, p.54.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p.56.

¹⁰⁹ *Ibid.*

¹¹⁰ *Ibid.*, p.55.

¹¹¹ *Ibid.*, p.53.

¹¹² *Ibid.*, p.55.

Malgré la confiance en leur produit de qualité, les Baudu désolent face au grand magasin qui possède un plus grand choix de marchandises et de meilleures stratégies de vente. La misère frappe la famille Baudu : toutes les fidèles du *Vieil Elbeuf* les quittent. Les Baudu, endettés, doivent vendre leur maison de Rambouillet. Cette propriété, fruit de leur épargne, ne rapporte rien et son entretien coûte tant d'argent. Chez Mouret, au contraire, le capital initial, augmenté chaque année du bénéfice net, est perpétuellement réinvesti en marchandises.

Or, le sort des autres artisans du quartier n'est pas différent de celui des Baudu. Les nouveaux rayons du grand magasin, considérés par Baudu comme la « peste », ruinent successivement les petits boutiquiers aux alentours, comme Baudu le constate :

<< - [...] Ce Mouret les ruine... Tiens ! Bédoré et sœur, la bonneterie de la rue Gaillon, a déjà perdu la moitié de sa clientèle. Chez Mlle Tatin, la lingère du passage Choiseul, on en est à baisser les prix, à lutter de bon marché. Et l'effet du fléau, de cette peste, se fait sentir jusqu'à la rue Neuve-des-Petits-Champs, où je me suis laissé dire que MM.Vanpouille frères, les fourreurs, ne pouvaient tenir le coup... Hein ? des calicots qui vendent des fourrures, c'est trop drôle ! Une idée du Mouret encore ! >>¹¹³

C'est la fabrication de série, moins coûteuse, plus accessible à la clientèle, qui conquiert le marché et anéantit « la race d'artisan ».

Parmi les victimes du grand magasin, les Baudu et le vieux Bourras résistent à cet atroce envahisseur, non seulement en tant qu'artistes, mais aussi en « défenseurs de l'amour familial ». Pour les Baudu, il faut défendre à tout prix leur boutique – un vrai nid de famille. Leur salle à manger n'est autre que le lieu de réunion où ils retrouvent la tendresse des jours heureux.

¹¹³ *Ibid.*

<< Certes, sa salle à manger n'était pas grande, on aurait pu même y souhaiter plus de jour et plus d'air ; mais au moins sa vie tenait là, il y avait vécu dans la tendresse des siens. >>¹¹⁴

Dans cette boutique étroite où il a vécu heureux, le père Baudu plaint les employés du grand magasin qui n'entretiennent aucune relation humaine, n'ayant même pas une vie familiale, tels que les Lhomme dont le père, la mère et le fils, travaillent au *Bonheur* :

<< Cependant, Baudu criait plus fort, en accusant ce déballage d'en face, ces sauvages, qui se massacraient entre eux avec leur lutte pour la vie, d'en arriver à détruire la famille. Et il citait leurs voisins de campagne, les Lhomme, la mère, le père, le fils, tous les trois employés dans la baraque, des gens sans intérieur, toujours dehors, ne mangeant chez eux que le dimanche, une vie d'hôtel et de table d'hôte enfin ! >>¹¹⁵

Quelle débandade ! Quelle famille dont tous les membres travaillent et vivent chacun de leur côté ! Fier de son *Vieil Elbeuf*, minuscule et sombre, Baudu déclare qu'il le garde tel qu'il est, refusant tout aménagement :

<< - [...] Tant que je vivrai, la boutique restera telle que je l'ai prise, avec ses quatre pièces d'échantillon, à droite et à gauche, pas davantage ! >>¹¹⁶

Quant à Mme Baudu, elle aussi, est attachée à sa maison où elle est née :

<< Née au *Vieil Elbeuf*, elle en aimait jusqu'aux pierres humides, elle ne vivait que pour lui et par lui ; [...] >>¹¹⁷

¹¹⁴ *Ibid.*, p.54.

¹¹⁵ *Ibid.*

¹¹⁶ *Ibid.*, p.56.

¹¹⁷ *Ibid.*, p.57.

C'est donc << le drame de sa vie >>¹¹⁸ quand elle devient témoin de la prospérité de << la maison rivale >> en face :

<< [...] ; et, autrefois glorieuse de cette maison, la plus forte, la plus richement achalandée du quartier, elle avait eu la continuelle souffrance de voir grandir peu à peu la maison rivale, d'abord dédaignée, puis égale en importance, puis débordante, menaçante. >>¹¹⁹

Alors que le *Bonheur des Dames* s'épanouit, le *Vieil Elbeuf* se flétrit. Les travaux d'agrandissements entrepris au grand magasin constituent une << obsession maldive >>¹²⁰ pour les Baudu, écœurés de plâtre et dérangés de bruit. D'abord, désespérés, ils regardent << cette poussière implacable pénétrer partout, traverser les boiseries les mieux closes, salir les étoffes de la boutique, se glisser jusque dans leur lit >>. ¹²¹ Ensuite, ils ont peur d'être suffoqués, tous intoxiqués par cette poussière :

<< [...] ; et l'idée qu'ils la respiraient quand même, qu'ils finiraient par en mourir, leur empoisonnait l'existence. >>¹²²

Leur vie quotidienne devient cauchemardesque. La nuit, ils ne peuvent plus dormir à cause de << la clameur de ce peuple d'ouvriers, accompagnée du bruit des pioches et des marteaux >>. ¹²³ Aussi sont ils dérangés par << de puissantes lampes électriques >>¹²⁴ qu'on a établies pour les travaux nocturnes.

<< [...] Puis, s'ils se levaient pieds nus, pour calmer leur fièvre, et s'ils venaient soulever un rideau, ils restaient effrayés devant la vision du *Bonheur*

¹¹⁸ *Ibid.*

¹¹⁹ *Ibid.*

¹²⁰ *Ibid.*, p.272.

¹²¹ *Ibid.*, p.279.

¹²² *Ibid.*

¹²³ *Ibid.*

¹²⁴ *Ibid.*, p.279.

des Dames flambant au fond des ténèbres, comme une forge colossale, où se forgeait leur ruine. >>¹²⁵

Quelle intense lumière, tel le feu brûle une toute petite famille ! C'est un tourment continu des Baudu. Les agrandissements du *Bonheur* les menacent. Ils ne vendent plus rien lorsque leur boutique est poussiéreuse et recouverte de plâtre. La clientèle se perd de jour en jour.

Notons que dans cette boutique ancestrale, Mme Baudu et sa fille Geneviève deviennent << toutes blanches >>, sans vie.¹²⁶ Geneviève semble encore plus faible que sa mère :

<< Geneviève, chez qui s'aggravait encore la dégénérescence de sa mère, avait la débilité et la décoloration d'une plante grandie à l'ombre. >>¹²⁷

Toutes deux vivent en symbiose avec leur boutique en pleine décadence : apathiques, elles sombrent dans une existence vide.

<< A la caisse, Mme Baudu et Geneviève se tenaient muettes et immobiles, comme dans un coin de solitude, où personne ne venait les déranger. La mère ourlait des torchons. La fille, les mains tombées sur les genoux, regardait le vide devant elle. >>¹²⁸

N'est-ce pas là le signe du futur effondrement de la maison ?

Or, la famille Baudu s'attache profondément aux mœurs ancestrales. Le père Baudu, en << patron respecté >>¹²⁹, est le maître de la famille, dont la femme et la fille paraissent << en personnes soumises >>¹³⁰. Ce père autoritaire désire marier sa

¹²⁵ *Ibid.*, p.280.

¹²⁶ *Ibid.*, p.37. Mme Baudu est << une petite femme mangée d'anémie, toute blanche, les cheveux blancs, les yeux blancs, les lèvres blanches. >>

¹²⁷ *Ibid.*

¹²⁸ *Ibid.*, p.270.

¹²⁹ *Ibid.*, p.272.

¹³⁰ *Ibid.*, p.39.

filles à son premier commis, Colomban. C'est lui que le patron fait héritier de sa boutique :

<< - Tu es le dernier, mon brave, finit par déclarer Baudu attendri. Après toi, on n'en fera plus... Toi seul me consoles, car si c'est une pareille bousculade qu'on appelle à présent le commerce, je n'y entends rien, j'aime mieux m'en aller. >>¹³¹

Mais l'amour entre Geneviève et Colomban est comme << une fleur de cave >>¹³² qui, de jour en jour, se fane. Leur tendresse n'avance pas. Le jeune homme n'est qu'un commis malin et déshonnête :

<< C'était un gros garçon de vingt-cinq ans, lourd et madré. Sa face honnête, à la grande bouche molle, avait des yeux de ruse. >>¹³³

Colomban trahit la famille Baudu, en refusant l'avenir qui lui est tracé. Comme tous les autres jeunes, Colomban est happé à son tour par le *Bonheur des Dames* : il s'éprend d'une des vendeuses de ce grand magasin, Clara Prunaire. Celle-ci, << avec ses allures de cheval échappé >>¹³⁴ est l'antipode de Geneviève. Lorsque Colomban l'abandonne pour Clara, Geneviève meurt de chagrin. La fin tragique de la jeune fille symbolise la déliquescence de l'ancienne tradition.

La chute du *Vieil Elbeuf* et la croissance du *Bonheur des Dames* entraînent aussi la mort de Mme Baudu. Celle-ci ne vit que pour sa boutique et meurt en même temps qu'elle.

<< Maintenant, le monstre lui avait tout pris, sa maison, sa fille ; elle-même s'en était allée peu à peu avec le *Vieil Elbeuf*, perdant de sa vie à mesure qu'il

¹³¹ *Ibid.*, p.54.

¹³² *Ibid.*, p.43.

¹³³ *Ibid.*, p.41.

¹³⁴ *Ibid.*, p.133.

perdait de sa clientèle ; le jour où il râlait, elle n'avait plus d'haleine. >>¹³⁵

Elle meurt, les yeux fixés sur le grand magasin-monstre, qui a ruiné sa famille :

<< Seuls, dans son visage blanc, les yeux vivaient encore ; et, la tête droite, elle les tournait obstinément vers le *Bonheur des Dames*, en face, à travers les petits rideaux des fenêtres. [...] Mais, d'un geste suppliant, elle l'arrêtait, elle s'entêtait à voir, jusqu'à son dernier souffle. >>¹³⁶

Le père Baudu reste seul à souffrir et finir par entrer dans une maison de retraite. Le *Vieil Elbeuf* est fermé, << muré ainsi qu'une tombe, derrière les volets qu'on n'enlevait plus >>¹³⁷.

Le vieux Bourras est une autre victime des expropriations nécessaires à l'extension du *Bonheur*. La guerre entre Bourras et Mouret éclate lorsque ce dernier lui demande de lui céder sa maison encadrée dans le grand magasin. Mais Bourras l'a toujours refusé. Il défend sa boutique << comme une fille honnête défend sa vertu, au nom de l'honneur, par respect de lui-même >>¹³⁸. Il rejette toutes les offres de Mouret.

<< - Qu'il achète la maison, il la payera quatre fois sa valeur !... Mais je (Bourras) vous (Baudu) jure que, moi vivant, il n'en aura pas une pierre. Mon bail est encore de douze ans... Nous verrons, nous verrons ! >>¹³⁹

La deuxième offre redouble la colère du vieillard aux << yeux de flamme >>¹⁴⁰. Bourras justifie notamment son veto :

<< - Savez-vous ce qu'ils ont le toupet de m'offrir ? quatre-vingt mille francs ! Ils en sont là, les bandits ! ils croient que je vais me vendre comme une fille...

¹³⁵ *Ibid.*, p.470.

¹³⁶ *Ibid.*

¹³⁷ *Ibid.*, p.479.

¹³⁸ *Ibid.*, p.260.

¹³⁹ *Ibid.*, p.50.

¹⁴⁰ *Ibid.*

Ah ! ils ont acheté la maison, et ils pensent me tenir ! Eh bien, c'est fini, ils ne l'auront pas ! J'aurais cédé peut-être, mais puisqu'elle est à eux, qu'ils essayent donc de la prendre ! >>¹⁴¹

Le vieillard essaie de lutter contre le *Bonheur des Dames* et perd ses trois mille francs de << ressource suprême >>¹⁴² pour moderniser sa boutique :

<< D'abord, on boucha les crevasses et on badigeonna la façade ; ensuite, on repeignit les boiseries de la devanture en vert clair ; même on poussa la splendeur jusqu'à dorer l'enseigne. >>¹⁴³

Cependant, Bourras avec sa barbe et ses cheveux hirsutes, ses gestes désordonnés, semble incongru dans sa boutique toute neuve. Cet embarras annonce sa ruine prochaine.

<< [...] ; on venait le contempler au milieu de ces richesses, perdant la tête, ne retrouvant pas ses habitudes. Il ne semblait plus chez lui, dans ce cadre luisant, sur ces fonds tendres, effaré avec sa grande barbe et ses cheveux. Maintenant, du trottoir d'en face, les passants s'étonnaient, à le regarder agiter les bras et sculpter ses manches. Et il était galopé de fièvre, il craignait de salir, il s'engouffrait davantage, dans ce commerce luxueux, auquel il ne comprenait rien. >>¹⁴⁴

La lutte contre << une force supérieure >>¹⁴⁵ est vaine. Même Denise conjure le vieux Bourras d'accepter la proposition de Mouret. Bourras cède finalement, le patron du *Bonheur* parvient à acheter sa maison en lui offrant une somme considérable pour qu'il parte, battu. Cette maison agonisante est enfin démolie.

¹⁴¹ *Ibid.*, p.267.

¹⁴² *Ibid.*, p.261.

¹⁴³ *Ibid.*

¹⁴⁴ *Ibid.*

¹⁴⁵ *Ibid.*, p.267.

<< On entendit un craquement terrible. Les ouvriers épouvantés se sauvèrent dans la rue. En s'abattant, la muraille ébranlait et emportait toute la ruine. Sans doute, la mesure ne tenait plus, au milieu des tassements et des gerçures : une poussée avait suffi pour la fendre du haut en bas. Ce fut un éboulement pitoyable, l'aplatissement d'une maison de fange, détremée par les pluies. Pas une cloison ne resta debout, il n'y eut plus par terre qu'un amas de débris, le fumier du passé tombé à la borne. >>¹⁴⁶

Tous les petits commerçants du quartier n'ont pas tort d'imputer au *Bonheur des Dames* leur échec. Bourras en particulier ne comprend toujours pas le triomphe du grand magasin, qu'il considère comme le << choléra >>¹⁴⁷ qui dévaste le commerce traditionnel.

Les petits commerçants sont inéluctablement une espèce en voie de disparition, inadaptée au monde << en évolution >>¹⁴⁸. L'éclat du *Bonheur* les éclipse comme le constate Robineau, un jeune commerçant qui sent le << souffle du nouveau commerce >>¹⁴⁹ et désire, lui, << aller avec le siècle >>. Robineau déclare qu'il est imbécile de vouloir lutter contre le *Bonheur des Dames*.

<< - Non, non, des reins plus solides auraient plié tout de même... Je comprends que les vieux entêtés, comme Bourras et Baudu, y restent ; mais nous autres, qui étions jeunes, qui acceptions le nouveau train des choses !... Non, voyez-vous, Gaujean, c'est la fin d'un monde. >>¹⁵⁰

Il faut s'incliner devant cette force supérieure que l'héroïne, Denise Baudu nomme : << l'évolution logique du commerce, les nécessités des temps modernes, la grandeur de ces nouvelles créations, enfin le bien-être croissant du public >>¹⁵¹.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p.473.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p.456.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p.261.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p.253.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p.469.

¹⁵¹ *Ibid.*, p.271.

L'évolution, n'est-elle pas le facteur du progrès, cruelle mais efficace ? Les destructions des anciennes boutiques permettent le progrès de la société moderne. En montrant le mécanisme des faillites en chaîne, Zola met en lumière la croissance spectaculaire du haut commerce.

2.3 Le regard de Denise sur les deux commerces ennemis

Comme Henri Mitterand explique dans son œuvre intitulée *Le Discours du roman* : tout roman réaliste est « un discours double »¹⁵² qui joint l'objectivité des données à la subjectivité de l'idéologie de l'auteur, nous pouvons trouver que Zola introduit, à travers les regards des personnages, sa vision du monde. Tel un artiste impressionniste, il tend moins parfois à décrire les choses en elles-mêmes qu'à traduire l'effet qu'elles font sur les personnages et la perception qu'ils en ont.¹⁵³ Il s'agit des visions personnelles, conditionnées par la relativité des professions de foi. Afin de donner une vision plus complète du monde qu'il peint, Zola ne se contente pas d'un seul regard, il multiplie donc les observateurs ou donne au même observateur plusieurs regards, en modifiant ses vues en fonction de ses sentiments, de ses expériences ou de ses réactions. Pourtant vu l'importance du rôle de l'héroïne, en tant que porte-parole de Zola, nous nous limitons à son seul regard. Zola, bien qu'il se dise animé d'un esprit scientifique et naturaliste, laisse libre cours à sa fantaisie. Il a recours aux images littéraires qui stimulent constamment ses lecteurs, les plongent dans l'univers symbolique, digne d'interprétation.

Zola limite le plus souvent ses descriptions des lieux au regard d'un observateur, le plus souvent un nouveau venu qui ignore certaines informations sur le lieu, est parfois le plus réceptif. Ainsi Denise, provinciale fraîchement débarquée à Paris, regarde avec une curiosité toute particulière le quartier dans lequel elle vient d'arriver. Ses perceptions sont d'autant plus vives qu'elle est plus sensible aux bruits,

¹⁵² H. Mitterand, *Le Discours du roman*, Paris, PUF, 1980, p.6.

¹⁵³ M. Serullaz, *L'Impressionnisme*, Paris, PUF, 1961, p.5. Selon Maurice Serullaz, les peintres impressionnistes s'attachent à représenter leur impression qui est « l'effet plus ou moins prononcé produit par l'action des objets extérieurs sur les organes des sens ». Loin de donner les formes exactes des choses vues, ces peintres ont tendance à les rendre sur la toile en fonction de leur impression.

aux mouvements, aux couleurs qu'un habitué. Ce personnage du << nouveau >>¹⁵⁴, qui occupe l'incipit du roman, sert de << regard descripteur >>¹⁵⁵ et permet une peinture << saisissante >> de deux sphères ennemies, celles de petit et de grand commerces, dont les images varient selon l'état d'âme de l'héroïne.

En fait, Denise est le porte-parole de Zola. Il s'agit donc d'un << regard double >>¹⁵⁶ qui indique soit explicitement celui de Denise, soit implicitement celui de notre grand romancier. << Tous les deux >> semblent être à la fois attristés par la destruction des petites boutiques et fascinés par la splendeur du grand magasin.

Denise éprouve dès la première vue de la boutique de son oncle Baudu, une forte répulsion. Elle la considère comme une maison en agonie. À travers son regard ne surgissent que les images qui dévalorisent le petit commerce. Du début à la fin du roman, Denise s'afflige de cette maison abandonnée qui tombe en ruine et qui prévoit la mort de l'ancien commerce. Elle est particulièrement frappée par l'obscurité de la maison et hésite devant la porte d'entrée de peur de s'effondrer dans ce << trou inconnu >>¹⁵⁷ ; elle ne croit pas que cette boutique lui destine un bon sort. Le *Vieil Elbeuf* complètement obscure noircirait sans doute sa vie ! Pour elle, c'est un espace mort où tout lui semble sans vie, même ceux qui y habitent. Elle se sent aussi gênée dans la minuscule salle à manger sombre, humide et malpropre.

<< [...] Une seule fenêtre ouvrait sur une petite cour intérieure, communiquant avec la rue par l'allée noire de la maison ; et cette cour, trempée, empestée, était comme un fond de puits, où tombait un rond de clarté louche. >>¹⁵⁸

¹⁵⁴ Terme emprunté à Philippe Hamon, *Le Personnel du roman*, Genève, Droz, 1983, p.77.

¹⁵⁵ Voir Philippe Hamon, *Introduction à l'analyse du descriptif*, Paris, Hachette, 1981, pp.186-188.

¹⁵⁶ Terme emprunté à Colette Becker et Jeanne Gaillard, *Au Bonheur des Dames : Profil d'une œuvre*, Paris, Hatier, 1982, p.36.

¹⁵⁷ É. Zola, *Au Bonheur des Dames*, p.37.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p.41.

Quelle pièce sinistre ! Comparée à << un fond de puits >>, cette salle à manger symbolise la chute du vieux commerce. Comment Denise peut-elle vivre dans cette salle souterraine, dans cet espace fermé ¹⁵⁹, où elle en est étouffée ?

Englouti dans les ténèbres d'un soir pluvieux et froid, le *Vieil Elbeuf* devient plus déplorable. Personne ne veut y habiter ni visiter << ce trou glacial de l'ancien commerce >>¹⁶⁰. Denise, le cœur serré, est prise d'un grand effroi. La vue de ce vieux monde la réduit au désespoir.

<< C'était toute une vision de l'ancien Paris mouillé, dont elle grelottait, avec un étonnement navré de trouver la grande ville si glaciale et si laide. >>¹⁶¹

Si tout Paris est semblable à ce vieux quartier pourri, elle n'a qu'à courir à la mort. Le *Vieil Elbeuf* devient de jour en jour flétri. Denise ne veut pas habiter cette maison morte :

<< Elle la revoyait assombrie, gagnée davantage par la somnolence de la ruine ; des angles vides creusaient des trous de ténèbres, la poussière envahissait les comptoirs et les casiers ; tandis qu'une odeur de cave salpêtrée montait des ballots de draps, qu'on ne remuait plus. >>¹⁶²

La décadence de cette vieille boutique est le symptôme de l'agonie de l'ancien commerce.

<< La boutique gardait son odeur de vieux, son demi-jour, où tout l'ancien commerce, bonhomme et simple, semblait pleurer d'abandon. >>¹⁶³

¹⁵⁹ J.-P. Goldenstein, *Pour lire le roman*, J.Duculot, Paris-Gembloux, 1985, p.90. << [...] On trouve un espace limité, fermé, voire étouffant lorsqu'action et personnages ne franchissent pas les limites d'un cadre déterminé d'emblée comme la chambre hermétiquement close des *Enfants terribles* de Jean Cocteau [...] >>

¹⁶⁰ É. Zola, *Au Bonheur des Dames*, p.45.

¹⁶¹ *Ibid.*, p.59.

¹⁶² *Ibid.*, pp.269-270.

¹⁶³ *Ibid.*, p.44.

Denise est en proie à une pénétrante désespérance devant ce vieux monde abandonné. Rien d'étonnant si cette jeune femme dynamique, s'émerveille de la lumière éclatante du grand magasin, le *Bonheur des Dames*, qui, seul, paraît pour elle la vie de la cité.

Alors que Denise éprouve de la répugnance à l'égard de la boutique traditionnelle, le grand magasin lui inspire à la fois de l'admiration et de l'horreur. En effet, le personnage de Denise représente un Zola contradictoire.¹⁶⁴ Abattue dans la boutique sombre et froide de son oncle, la jeune fille tombe en extase devant l'éclat du *Bonheur des Dames*.

<< A cette heure de nuit, avec son éclat de fournaise, le *Bonheur des Dames* achevait de la prendre toute entière. Dans la grande ville, noire et muette sous la pluie, dans ce Paris qu'elle ignorait, il flamblait comme un phare, il semblait à lui seul la lumière et la vie de la cité. >>¹⁶⁵

Ce magasin-fournaise brûle Denise de toutes les ardeurs. Le *Bonheur des Dames* est le phare qui illumine sa vie. La fascination de Denise pour le grand magasin l'enchaîne à ce monde de lumière où se déroulera le roman de sa vie. Ce magasin-phare, ce bazar-fournaise provoque la fureur de vivre, de combattre, de vendre ! Le grand magasin devient l'âme de l'activité moderne.

<< Et les étoffes vivaient, dans cette passion du trottoir : les dentelles avaient un frisson, retombaient et cachaient les profondeurs du magasin, d'un air troublant de mystère ; les pièces de drap elles-mêmes, épaisses et carrées, respiraient, soufflaient une haleine tentatrice ; tandis que les paletots se cambraient davantage sur les mannequins qui prenaient une âme, et que le grand manteau de velours se gonflait, souple et tiède, comme sur des épaules de chair, avec les battements de la gorge et le frémissement des reins. >>¹⁶⁶

¹⁶⁴ J.-Cl. Le Blond-Zola, la préface de *Au Bonheur des Dames*, dans *Les Rougon-Macquart* : tome IV, Paris, Éditions du Seuil, 1970, p.16.

¹⁶⁵ É. Zola, *Au Bonheur des Dames*, pp.59-60.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p.45.

Quelle vitalité ! La personnification – le truchement des pensées de Denise – met en relief la force irréductible du *Bonheur des Dames*.

Même après être renvoyée du grand magasin et habitant chez le vieux Bourras, Denise se sent encore liée corps et âme au grand magasin.

« D'ailleurs, Denise vivait toujours dans le branle du *Bonheur des Dames*. Un simple mur séparait sa chambre de son ancien rayon ; [...]. Les moindres bruits ébranlaient la vieille mesure collée au flanc du colosse : elle battait dans ce poulx énorme. »¹⁶⁷

L'âme de Denise palpite au contact de cet être tout puissant, de cet organisme débordant de vigueur et de vie

Aussi ce poulx énorme est-il assimilé à l'église. « En France au moins, l'église est toujours consacrée à une sainte et souvent à la sainte Vierge elle-même, comme pour en accentuer le caractère maternel ; [...] »¹⁶⁸. Créés pour les femmes, les rayons des confections sont décrits avec la métaphore filée dans le domaine religieux.

« Au fond, une grande écharpe en dentelle de Bruges, [...], élargissait un voile d'autel, deux ailes déployées, d'une blancheur rousse ; des volants de point d'Alençon se trouvaient jetés en guirlandes ; [...]. A droite et à gauche, des pièces de drap dressaient des colonnes sombres, qui reculaient encore ce lointain de tabernacle. Et les confections étaient là, dans cette chapelle élevée au culte des grâces de la femme : occupant le centre, un article hors ligne, un manteau de velours, avec des garnitures de renard argenté ; d'un côté, une rotonde de soie, doublée de petit-gris ; de l'autre, un paletot de drap, bordé de plumes de coq ; enfin, des sorties de bal, en cachemire blanc, en matelassé blanc, garnies de cygne ou de chenille. »¹⁶⁹

¹⁶⁷ *Ibid.*, p.242.

¹⁶⁸ Cl. Aziza, Cl. Olivieri et R. Scrick, *Dictionnaires des symboles et des thèmes littéraires*, Paris, Fernand Nathan, 1978, p.85.

¹⁶⁹ É. Zola, *Au Bonheur des Dames*, pp.32-33.

Ce rayon devient le lieu du nouveau culte de la féminité. Le magasin-église est le lieu sacré de la communion des femmes¹⁷⁰, - les fidèles.

Le chant à la gloire de l'activité moderne retentit également lorsque Denise allie, par une sorte d'affinité, le *Bonheur des Dames* avec une machine à vapeur, une usine et une chambre de chauffe, images qui assimilent le grand commerce à l'apothéose de progrès, dans une majestueuse vision.

<< La machine ronflait toujours, encore en activité, lâchant sa vapeur dans un dernier grondement, pendant que les vendeurs repliaient les étoffes et que les caissiers comptaient la recette. C'était, à travers les glaces pâlies d'une buée, un pululement vague de clartés, tout un intérieur confus d'usine. Derrière le rideau de pluie qui tombait, cette apparition, reculée, brouillée, prenait l'apparence d'une chambre de chauffe géant, où l'on voyait passer les ombres noires des chauffeurs, sur le feu rouge des chaudières. >>¹⁷¹

Voilà le mouvement et la force intérieure qui contribuent à l'essor du grand magasin-machine. À travers le regard de Denise, le terme de << machine >>, en particulier la machine à vapeur, s'emploie à maintes reprises pour décrire le grand magasin.¹⁷² Fruit du progrès industriel du XIXe siècle, cette création est le symbole même de l'efficacité.

Attirée par le grand magasin en pleine vente, Denise le voit sous l'image d'un train à vapeur mis en branle. L'animation de la vente à l'intérieur surchauffe ce magasin-machine, prêt à prendre de bel élan.

<< [...], Denise eut la sensation d'une machine, fonctionnant à haute pression, et dont le branle aurait gagné jusqu'aux étagères. Ce n'étaient plus les vitrines

¹⁷⁰ Cl. Aziza, Cl. Olivieri et R. Scrick, *Dictionnaires des symboles et des thèmes littéraires*, p.85.

¹⁷¹ *Ibid.*, p.59.

¹⁷² Trente fois, aux pages 45, 59, 84, 93, 141, 153, 163, 182, 205, 206, 214, 237, 242, 247, 320, 347, 348, 352, 367, 391, 409, 413, 419, 426, 428, 438, 452, 477, 494, 507.

froides de la matinée ; maintenant, elles paraissaient comme chauffées et vibrantes de la trépidation intérieure. >>¹⁷³

Quel dynamisme du magasin-locomotive ! Radieuse devant le flamboiement de la vente, Denise aspire à s'immiscer dans ce monde d'éclat.

Notons que ce grand magasin-machine n'a pas besoin d'huile ; sa locomotive << consume >> des clientes.

<< Mais la chaleur d'usine dont la maison flambait, venait surtout de la vente, de la bousculade des comptoirs, qu'on sentait derrière les murs. Il y avait là le ronflement continu de la machine à l'œuvre, un enfournement de clientes, entassées devant les rayons, étourdies sous les marchandises, puis jetées à la caisse. >>¹⁷⁴

La machine à vapeur chauffe le désir de toutes les clientes.

Vu de l'extérieur, le *Bonheur des Dames* représente, pour Denise, le triomphe de la modernité. Mais les sentiments de notre héroïne changent dès son premier jour de travail au *Bonheur*. Un magasin-machine est métamorphosé en un monstre qui impose sa << loi de lutte >>¹⁷⁵. Tous les vendeurs-engrenages n'affectent qu'une vive hostilité envers la nouvelle. Denise s'y sent blessée et indignée.

<< Elle se sentait perdue, toute petite dans le monstre, dans la machine encore en repos, tremblant d'être prise par le branle dont les murs frémissaient déjà. >>¹⁷⁶

Malgré cette mécanique cruelle, Denise choisit à travailler pour ce monstre qui la broie. Le seul moment où elle se sent libérée de toute angoisse, c'est le soir où le

¹⁷³ É. Zola, *Au Bonheur des Dames*, p.45.

¹⁷⁴ *Ibid.*

¹⁷⁵ *Ibid.*, p.477.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p.84.

magasin se vide des collègues et des clientes. Dans les ténèbres, Denise retrouve sa sérénité :

« Elle préféra ce voyage, malgré les ténèbres qui noyaient les galeries. Pas un bec de gaz ne brûlait, il n’y avait que des lampes à huile, accrochées de loin en loin aux branches des lustres ; et ces clartés éparses, pareilles à des taches jaunes, et dont la nuit mangeait les rayons, ressemblaient aux lanternes pendues dans des mines. »¹⁷⁷

Dans le clair-obscur, le grand magasin n’est d’autre qu’une mine, où Denise voyageuse va découvrir son trésor – la liberté.

À travers ces images du grand magasin et celles des petites boutiques, nous percevons la propre vision et l’espoir de l’auteur sur l’évolution du commerce : d’une part, Zola apprécie les progrès, il constate l’épanouissement du nouveau commerce et son bienfait ; d’autre part, il déplore le sort du commerce traditionnel qui, ne pouvant point s’adapter au changement, est dévoré par le grand magasin « grossissant comme une bête »¹⁷⁸. L’activité moderne est le phare de l’avenir prometteur tandis que l’ancien commerce – la ruine d’une tradition. Pourtant, le grand magasin n’est pas parfait, il présente également des tares et des contradictions de la société contemporaine.¹⁷⁹ Comme nous l’avons déjà vu : le grand train à vapeur bien efficace se transforme en une machine-monstre, qui écrase et réduit tout en cendres.

Zola transmet à ses lecteurs de nombreux messages en utilisant les images dont chacune représente une vision du monde vue par ses protagonistes. Nous remarquons que la plupart de ces derniers sont partisans du progrès. Denise en est une exception ; c’est elle qui est le porte-parole de Zola. Ce romancier est un grand poète doué du pouvoir de faire vivre les choses et de leur donner une vie symbolique. Dans le *Bonheur des Dames*, tout s’anime autour de Denise. Avec Denise-Zola, nous découvrons justement la modernité créatrice et destructrice de l’activité moderne.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p.201.

¹⁷⁸ A. Lanoux, *Les Lettres françaises* du 11 janvier 1962, cité dans *Zola, œuvres complètes*, coll. de la Pléiade, Paris, Gallimard, tome III, 1964, p.1837.

¹⁷⁹ H. Mitterand, *Les Rougon-Macquart : Au Bonheur des Dames : Études*, p.1703.

Notons que *Au Bonheur des Dames* est << un roman de femmes, pour femmes, et le public féminin n'aime pas – ou n'aimait pas – ravalé ses larmes à la fin d'un livre >>. ¹⁸⁰ Pour réconcilier les deux mondes opposés, Zola crée une autre sphère, où règne un véritable bonheur – l'univers de l'amour.

2.4 Le monde des sentiments : la symbiose entre la modernité et la sensibilité

Le monde du grand commerce vénère la modernité. Cette modernisation finit par provoquer les conflits. Le pouvoir de l'argent et des progrès techniques détruisent tous rapports humains. Néanmoins l'humanité ne perd pas d'espoir. Le plaisir que l'on peut éprouver à la lecture de *Au Bonheur des Dames* vient en partie de la présence du thème de l'amour et de la femme qui joue un rôle significatif dans le roman. La place de l'amour dans *Au Bonheur des Dames* n'est pas négligeable. Mouret, certes, existe en soi, et bien avant l'entrée de Denise dans sa vie, mais il ne deviendra vraiment lui-même qu'à travers Denise. Grâce à l'amour honnête pour la jeune femme, Mouret change progressivement ses attitudes : il met en valeur les sentiments et ne méprise plus les femmes. Il vise à humaniser son magasin en améliorant les conditions de travail de ses employés.

2.4.1 Le triomphe de l'amour honnête

L'amour né de l'antagonisme, voilà le trait d'union qui concilie le modernisme et la sensibilité. Sans attrait physique, Denise Baudu n'intéresse guère au début Mouret son patron. Le *Bonheur des Dames* ne veut que les filles agréables afin de promouvoir la vente. Une provinciale pauvre comme Denise n'entrerait pas chez eux ! Bourdoncle la trouve laide et refuse de l'embaucher.

<< [...], Bourdoncle, avec son dédain de la femme, fut suffoqué de cette présentation.

- Allons donc ! murmura-t-il, c'est une plaisanterie ! Elle est trop laide. >> ¹⁸¹

¹⁸⁰ H. Mitterand, *Les Rougon-Macquart : Au Bonheur des Dames : Études*, p.1681.

¹⁸¹ *Ibid.*, p.90.

Comme il est sans cœur, ce Bourdoncle ! D'autres vendeuses du rayon des confecti-
ons se moquent également de la façon de s'habiller de notre provinciale :

<< Elles la regardèrent, puis se sourirent. Pouvait-on se fagoter de la
sorte ! >>¹⁸²

Clara Prunaire n'apprécie guère la chevelure abondante et << sauvage >>¹⁸³
de Denise. Elle l'appelle désormais << la mal peignée >>¹⁸⁴ à cause de sa << cri-
nière >>¹⁸⁵ désordonnée. Tout le monde la raille en particulier au sujet de sa pauvreté.
Il n'y a pas de place dans ce monde pour une personne peu jolie et mal vêtue. Denise
en a honte. Le premier jour de son travail, elle se sent humiliée, réduite à un animal :

<< Et, sous les regards de ces dames et de ces messieurs, qui l'étudiaient, qui
la pesaient, comme une jument que des paysans marchandent à la foire, Denise
achevait de perdre contenance. >>¹⁸⁶

Mme Aurélie, la première du rayon, a honte de cette jeune << débutante >> qui
déhonore le lieu du travail.¹⁸⁷ Aussi les clientes la méprisent-elles. La richissime
Mme Desforges se moque ainsi de son fagotage.

<< - Sans doute, il irait mieux si la robe de mademoiselle était moins
large.

Et elle (Mme Desforges) jetait à Mouret le regard moqueur d'une
Parisienne, que l'attifement ridicule d'une provinciale égayait. >>¹⁸⁸

¹⁸² *Ibid.*

¹⁸³ *Ibid.*, p.131. << Clara, très ennuyée par ces cheveux, affectait d'en rire, tellement
ils étaient noués de travers, dans leur grâce sauvage. >>

¹⁸⁴ *Ibid.*

¹⁸⁵ *Ibid.*

¹⁸⁶ *Ibid.*, p.90.

¹⁸⁷ *Ibid.*

¹⁸⁸ *Ibid.*, p.160.

Le sourire moqueur des dames blesse Denise dans son orgueil. La jeune femme se sent transformée en un objet sans valeur :

<< Denise était devenue très pâle. Une honte la prenait, d'être ainsi changée en une machine qu'on examinait et dont on plaisantait librement. >>¹⁸⁹

Ces citadines riches et prétentieuses jugent les gens par leur apparence et dédaignent les pauvres. Seul Mouret est sensible au charme secret de Denise. À travers son regard, la beauté de la jeune femme rayonne.

Le jour où Denise vient au rayon des confections pour se présenter, Mouret s'y trouve aussi avec Bourdoncle. Le << charme caché >> de notre héroïne le touche dès cette première rencontre :

<< Mais, avec son sens délicat de la femme, il sentait chez cette jeune fille un charme caché, une force de grâce et de tendresse, ignorée d'elle-même. >>¹⁹⁰

Contrairement à son ami Bourdoncle et à tout son entourage, Mouret, éprouve de la tendresse pour cette fille pauvre. Sans hésitation, il dit à Bourdoncle qu'elle est << jolie >> lorsqu'elle rit. Le rire la transfigure :

<< Elle restait rose, et le sourire, sur sa bouche un peu grande, était comme un épanouissement du visage entier. Ses yeux gris prirent une flamme tendre, ses joues se creusèrent d'adorables fossettes, ses pâles cheveux eux-mêmes semblèrent voler, dans la gaieté bonne et courageuse de tout son être.

- Mais elle est jolie ! dit tout bas Mouret à Bourdoncle. >>¹⁹¹

Plus tard, Mouret convoque Denise dans son cabinet. Au lieu de la tancer au sujet de sa coiffure << sauvage >> et ses habits trop amples, il est saisi de la grâce naturelle de la jeune femme :

¹⁸⁹ *Ibid.*

¹⁹⁰ *Ibid.*, p.91.

¹⁹¹ *Ibid.*, p.92.

<< Sa robe de soie n'était plus trop large, serrant sa taille ronde, moulant les lignes pures de ses épaules de vierge ; et, si sa chevelure, nouée en grosses tresses, restait sauvage, elle tâchait du moins de se contenir. >>¹⁹²

La troisième rencontre, six mois plus tard, est fortuite : un soir dans le magasin, Mouret est surpris et charmé de la transformation de Denise.

<< Est-ce que cette sauvageonne finirait par devenir une jolie fille ? Elle sentait bon de sa course au grand air, elle était charmante avec ses beaux cheveux épeurés sur son front. >>¹⁹³

La rencontre suivante a pour cadre le jardin des Tuileries. Mouret qui, hors de son magasin, dépouille son personnage de patron, est troublé par le charme grandissant de Denise :

<< Elle semblait toujours la même, vêtue d'une robe simple, le visage doux ; mais, de cet effacement modeste, montait un parfum pénétrant dont il subissait la puissance. Sans doute, cette petite s'était faite à l'air de Paris, la voilà qui devenait femme, et elle était troublante, si raisonnable, avec ses beaux cheveux, lourds de tendresse. >>¹⁹⁴

La cinquième rencontre a lieu dans le cabinet de Mouret. La beauté délicate de Denise resplendit. Sa simplicité, sa finesse apportent des délices infinies à cet homme qui la contemple :

<< Lui, la regardait en souriant, dans sa robe de soie toute simple, sans un bijou, n'ayant que le luxe de sa royale chevelure blonde. Elle s'était affinée, la peau blanche, l'air délicat et grave. Son insignifiance chétive d'autrefois devenait un charme d'une discrétion pénétrante. >>¹⁹⁵

¹⁹² *Ibid.*, p.166.

¹⁹³ *Ibid.*, p.203.

¹⁹⁴ *Ibid.*, pp.263-264.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p.337.

Mouret lui-même ne se rend pas compte que la continuelle transformation de cette fille sous son regard admiratif n'est autre que le travail de l'amour. Vaincu, Mouret se transforme à son tour.

2.4.1.1 Le respect de la femme

À la différence des deux romans du même cycle, *L'Assommoir* (1877) et *Nana* (1880) qui lancent l'image de la chute de leur héroïne, *Au Bonheur des Dames* prône l'image de l'ascension de Denise Baudu. Cette jeune femme modeste peut conquérir son grand patron par sa force de femme. Elle est présentée comme une femme de l'avenir qui possède l'harmonie entre la nature humaine et le progrès matériel. Elle finit par épouser Octave Mouret.

Notons qu'Octave Mouret possède une sensibilité qui lui permet de séduire les femmes :

<< Il était femme, elles (les clientes) se sentaient pénétrées et possédées par ce sens délicat qu'il avait de leur être secret, et elles s'abandonnaient, séduites ; [...] >>¹⁹⁶

C'est un vrai séducteur qui sait exploiter le sexe faible pour la prospérité de son grand magasin : il flatte ses clientes afin de mieux vider leurs bourses et n'hésite pas à asservir ses employées. Mais une fois épris de Denise, Mouret désire défendre l'honneur de sa bien-aimée. Lorsque Mme Desforges, une de ses maîtresses, fait venir la jeune femme chez elle pour un essayage, et la maltraite d'une façon odieuse, Mouret se sent blessé tout en admirant chez Denise le fort courage d'endurer cette humiliation :

<< [...] il aimait Denise davantage, d'une tendresse émue, devant le beau silence qu'elle gardait. >>¹⁹⁷

¹⁹⁶ *Ibid.*, p.124.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p.395.

Mme Desforges, poussée de jalousie, change de tactique : elle donne le plus beau sourire à Mouret, et l'affiche comme son amant. Denise garde un silence stoïque, mais le frisson qui soulève ses cheveux trahit sa honte. C'est son corps qui parle pour elle son désespoir.¹⁹⁸ La scène permet à Mouret de comparer les deux femmes.

Ici les schémas sociaux sont inversés : la grande dame se conduit comme une niaise tandis qu'une simple prolétaire montre la noblesse digne d'une grande, ce qui fait pencher la balance dans le cœur de Mouret. Denise ne veut pas partager l'homme qu'elle aime avec Mme Desforges. Le jeune patron lui-même éprouve de la tendresse pour Denise et un mépris grandissant pour Mme Desforges. Aux yeux de Mouret, la beauté de Denise est authentique, << sans élégances fausses >>¹⁹⁹. << Vous savez quelle estime j'ai pour vous. >>²⁰⁰, lui déclare-t-il.

La passion de Mouret pour cette jeune provinciale mûrit davantage quand il la voit avec ses deux frères telle une bonne << petite mère >> :

<< Depuis un instant, il la regardait faire son ménage de petite mère, entre les deux gaillards, les grondant et les embrassant, les retournant comme des bébés qu'on change de linge. >>²⁰¹

Mouret, touché par l'affection qu'éprouve Denise pour ses frères, l'aime davantage.

Denise Baudu est la victoire de la simplicité et du naturel sur la débauche de la ville. Elle incarne le courage et la vertu. Malgré sa misère, elle refuse de prendre un amant comme d'autres vendeuses le font pour pouvoir vivre dans le confort. Elle atteste que vivre de son travail peut lui suffire. Elle refuse également de se prostituer et réussit à montrer aux yeux de tous que la femme n'est plus un objet de convoitise de l'homme.

¹⁹⁸ *Ibid.*, pp.395-396. << Denise, lentement, avait levé les yeux, plus pâle encore, et s'était remise à piquer en silence les épingles. Mouret n'apercevait que ses lourds cheveux blonds, tordus sur la nuque délicate ; mais, au frisson qui les soulevait, il croyait voir le malaise et la honte du visage. >>

¹⁹⁹ *Ibid.*, p.411.

²⁰⁰ *Ibid.*, p.398.

²⁰¹ *Ibid.*, p.497.

2.4.1.2 La dévalorisation de l'argent

La pureté de Denise rayonne dans le magasin tout entier. Sa candeur épure le cœur de notre capitaliste indéniable. Puisque la jeune fille aime profondément cet Octave Mouret, elle ne veut pas de liaison avant le mariage ; elle refuse toutes ses avances. Elle désire faire comprendre à Mouret qu'elle n'est ni cupide ni « une coureuse de mari ». Quant à Mouret, il se fait de plus en plus pressant lorsque Denise le repousse toujours.²⁰² Sa défaite est enfin avouée : se mourant de passion, il souffre comme un enfant. Il est triste à voir que le succès de sa carrière ne lui sert à rien.

« [...] il avait oublié l'inventaire, il ne voyait pas son empire, ces magasins crevant de richesses. Tout avait disparu, les victoires bruyantes d'hier, la fortune colossale de demain. D'un regard désespéré, il suivait Denise, et quand elle eut passé la porte, il n'y eut plus rien, la maison devint noire. »²⁰³

Ses souffrances continuent et grandissent. Même s'il gagne beaucoup d'argent, cet argent n'a plus de valeur pour lui.

« [...] ; et ce chiffre ne sonnait plus à son oreille comme un coup de trompette, il regrettait de l'avoir regardé, il en emportait une amertume, la haine et le mépris de l'argent. »²⁰⁴

En regardant la nouvelle façade du magasin qu'on est en train de construire – la réalisation de son rêve de gloire – Mouret sent plus que jamais suffoqué d'amertume ; « la vanité de sa fortune »²⁰⁵ le plonge dans le vide ; il ne sent en lui que « le

²⁰² Ne croyant qu'à la force et dédaignant l'amour, Mouret n'éprouve d'abord pour Denise qu'une attirance fugace et veut en faire sa maîtresse. Il tente de la séduire par sa richesse comme il fait avec d'autres vendeuses : « - Tenez ! dans la sacoche, je parie pour moins de mille francs, votre main est si petite ! », lui dit-il. Pour lui, il s'agit d'« un marché d'amour ». Mais la jeune fille, blessée, se sauve.

²⁰³ *Ibid.*, p.377.

²⁰⁴ *Ibid.*, p.417.

²⁰⁵ *Ibid.*, p.443.

dégoût du triomphe >>²⁰⁶. Cette façade monumentale << n'aurait pas rempli le vide de son cœur, que seul le << oui >> d'une enfant (Denise) pouvait combler. >>²⁰⁷

Mouret est prêt à tout pour conquérir Denise. Ainsi se réalise la prophétie de Bourdoncle au sujet de la vengeance de la femme exploitée :

<< - Elles se vengeront... Il y en aura une qui vengera les autres, c'est fatal. >>²⁰⁸

Denise qui, en séduisant Mouret tout en se refusant longtemps à lui, << vengera >> les femmes-victimes. Or, cette vengeance devient légitime aux yeux de notre héroïne. Elle aime Mouret mais son passé, cynique et jouisseur, plaide contre lui. Comment lui pardonner le calcul ancien de ses tendresses, sa continuelle exploitation de la femme, des maîtresses prises pour faire son chemin, les Clara de rencontre, le plaisir acheté, payé, rejeté au trottoir ? Pourtant la souffrance que lui cause l'amour semble agir en sa faveur :

<< [...] elle se sentait sans rancune, aujourd'hui qu'il souffrait par elle. Cette souffrance l'avait grandi. Quand elle le voyait torturé, expiant si durement son dédain de la femme, il lui semblait racheté de ses fautes. >>²⁰⁹

L'image << fière et vengeresse >>²¹⁰ de Denise hante Mouret, lui qui a tiré sa fortune de toutes les femmes, ne peut résister à la << force >> de sa bien-aimée.

<< Sa souveraineté lui causait parfois une surprise inquiète : qu'avaient-ils donc tous à lui obéir ? elle n'était point jolie, elle ne faisait pas le mal. Puis, elle souriait, le cœur apaisé, n'ayant en elle que de la bonté et de la raison, un amour de la vérité et de la logique qui était toute sa force. >>²¹¹

²⁰⁶ *Ibid.*, p.444.

²⁰⁷ *Ibid.*

²⁰⁸ *Ibid.*, p.65.

²⁰⁹ *Ibid.*, p.462.

²¹⁰ *Ibid.*, p.520.

²¹¹ *Ibid.*, p.440.

Denise a également vaincu Mouret par son intelligence.

<< Il s'avouait vaincu, elle était intelligente comme elle était belle, son intelligence venait du meilleur de son être. >>²¹²

La jeune fille est le salut de Mouret. Elle prend de plus en plus d'importance dans la maison : la seconde du rayon des confectons, puis la première du rayon de costumes pour enfants, enfin la conseillère de Mouret. Le pouvoir de Denise grandit de jour en jour grâce à sa bonté d'une reine :

<< Elle apportait tout ce qu'on trouve de bon chez la femme, le courage, la gaieté, la simplicité ; et, de sa douceur, montait un charme, d'une subtilité pénétrante de parfum. >>²¹³

Devant la force invincible de l'amour, le grand patron, cynique et volage, s'efforce pourtant de se battre :

<< Et il résistait à l'invincible logique des faits, il préférerait en mourir que de céder, pris de soudaines colères contre Denise, sentant bien qu'elle était la revanche, craignant de tomber vaincu sur ses millions, brisé comme une paille par l'éternel féminin, le jour où il l'épouserait. >>²¹⁴

Par bonheur, le portrait de Mme Hédouin, la femme défunte de Mouret, semble être la présence tutélaire d'une bonne fée pour l'amour de ces jeunes gens. Lorsque notre patron le regarde, il lui semble que l'épouse du passé et celle de l'avenir se rejoignent :

<< [...] Mouret suivit le regard de la jeune fille, en tressaillant, car il avait cru entendre sa femme morte prononcer la phrase, une phrase à elle, qu'il reconnaissait. Et c'était comme une résurrection, il retrouvait chez Denise le

²¹² *Ibid.*, p.411.

²¹³ *Ibid.*

²¹⁴ *Ibid.*, p.493.

bon sens, le juste équilibre de celle qu'il avait perdue, jusqu'à la voix douce, avare de paroles inutiles. >>²¹⁵

Denise prend la place laissée vacante par Mme Hédouin. Mouret décide de l'épouser. Elle est désormais considérée comme << la bonne reine de la maison >>²¹⁶. C'est << le triomphe paisible et charmant >>²¹⁷ de Denise << toute-puissante >>²¹⁸ et de son amour honnête.

Une entente parfaite s'établit entre le jeune couple. Leur mariage humaniserait le grand magasin et fait apparaître une nouvelle face du *Bonheur des Dames*.

2.4.2 L'esprit maison

Voici le Mouret amoureux qui veut le bien collectif du *Bonheur des Dames*. Il recherche la constante amélioration du magasin et s'efforce de transformer celui-ci en une cité phalanstérienne du monde moderne ! :

<< Toute la vie était là, on avait tout sans sortir, l'étude, la table, le lit, le vêtement. Le *Bonheur des Dames* se suffisait, plaisirs et besoins, au milieu du grand Paris, occupé de ce tintamarre, de cette cité du travail qui poussait si largement dans le fumier des vieilles rues, ouvertes enfin au plein soleil. >>²¹⁹

Mouret tente d'améliorer les conditions de travail de ses employés. Le conflit entre le patron et ses subalternes n'existe plus. Une étroite collaboration entre les membres de la maison s'établit. Mouret fait comprendre aux employés que leurs propres intérêts sont liés à ceux du *Bonheur* et que leur solidarité va assurer le succès de la maison.

Visant au bien-être des employés, le patron commence par un << calcul d'une humanitarisme pratique >>²²⁰ ; il fait rénover et élargir les salles à manger ainsi que

²¹⁵ *Ibid.*, p.434.

²¹⁶ *Ibid.*, p.504.

²¹⁷ *Ibid.*, p.435.

²¹⁸ *Ibid.*, p.528.

²¹⁹ *Ibid.*, p.439.

²²⁰ *Ibid.*, p.361.

les cuisines pour obtenir << plus de travail d'un personnel mieux nourri >>²²¹. Les réfectoires qui se trouvent au quatrième étage des bâtiments neufs du magasin, sont entièrement reconstruites : plus larges, plus propres, plus ordonnés et plus confortables. La cuisine est devenue gigantesque.

<< [...], d'une installation géante, avec son fourneau central, sur lequel deux rails fixés au plafond amenaient, par un système de poulies et de chaînes, les colossales marmites que quatre hommes n'auraient pu soulever. [...] Puis, c'étaient, contre le mur, des grils à faire griller des martyrs, des casseroles à fricasser un mouton, un chauffe-assiettes monumental, une vasque de marbre emplie par un continuel filet d'eau. Et l'on apercevait encore, à gauche, une laverie, des éviers de pierre larges comme des piscines ; [...]. Deux petites voitures, pleines de salades épluchées, passaient, traînées par des aides, qui allaient les remiser au frais, sous une fontaine. >>²²²

C'est la cuisine de << phalanstère >>²²³ qui suffit au nombre infiniment croissant des employés. De plus, le *Bonheur des Dames* octroie l'éducation à domicile au personnel : cours d'anglais et d'allemand, cours de grammaire, d'arithmétique, de géographie, ainsi que des leçons d'équitation et d'escrime.²²⁴

Mouret fait créer aussi une bibliothèque dont dix mille volumes sont mis à la disposition des employés²²⁵. Le patron se contente de goûter << une jouissance personnelle à satisfaire les passions >>²²⁶ d'autrui. Il rêve << d'organiser la maison de manière à exploiter les appétits des autres, pour le contentement tranquille et complet de ses propres appétits >>²²⁷. Il fournit aux employés aux prises avec leurs besoins les commodités de la vie : des bains, des buffets et un salon de coiffure, ainsi qu'un corps

²²¹ *Ibid.*

²²² *Ibid.*, p.359.

²²³ *Ibid.*, p.360.

²²⁴ *Ibid.*, p.439.

²²⁵ *Ibid.*

²²⁶ *Ibid.*, p.79.

²²⁷ *Ibid.*, p.69.

de musique et une salle de jeu pour les commis.²²⁸

Désormais, la politique du *Bonheur des Dames*, formulée par Mouret, consiste dans l'embourgeoisement progressif du personnel : la décoration luxueuse du nouveau logement des vendeuses, l'instruction destinée à ces dernières et l'installation du club des vendeurs. Le patron rend également la vie des vendeuses plus digne d'elles :

<< La vie intime des vendeuses y prenait des propretés et des élégances, une pose pour les savons chers et les linges fins, toute une montée naturelle vers la bourgeoisie, à mesure que leur sort s'améliorait, bien qu'on entendît encore voler des gros mots et les portes battre, dans le coup de vent d'hôtel garni qui les emportait matin et soir. >>²²⁹

Denise est initiatrice de toutes réformes qui consolident la maison et rappellent << l'embryon des vastes sociétés ouvrières du vingtième siècle >>²³⁰. Avec un cœur tendre, elle a la << tête raisonneuse et avisée de Normande >>²³¹. Elle propose à Mouret ces mesures pour améliorer les conditions de travail des employés et pour accroître leur efficacité. C'est elle qui achève à << faire de lui un brave homme >>²³² :

<< Quand on veut une machine solide, on emploie du bon fer ; si le fer casse ou si on le casse, il y a un arrêt du travail, des frais répétés de mise en train, toute une déperdition de force >>²³³, lui dit elle.

Grâce au conseil de la jeune fille, Mouret réorganise les systèmes de congés, d'assurances et de retraites. Le patron fait installer aussi une infirmerie, et embauche un médecin à demeure qui donne des consultations gratuites.²³⁴ Toute vendeuse

²²⁸ *Ibid.*, p.439.

²²⁹ *Ibid.*, p.339.

²³⁰ *Ibid.*, p.438.

²³¹ *Ibid.*, p.437.

²³² *Ibid.*

²³³ *Ibid.*, p.438.

²³⁴ *Ibid.*, pp.441-442. << L'infirmerie était une longue pièce claire, où douze lits s'alignaient avec leurs rideaux blancs. On y soignait les commis logés dans la maison, lorsqu'ils ne témoignaient pas le désir de rejoindre leurs familles. >>

mariée, qui attend un enfant, sera mise chez << une sage femme spéciale >>²³⁵ pour éviter les accidents pendant le travail au comptoir.²³⁶

Denise Baudu réconcilie ainsi les affaires et les sentiments, apportant le bien-être au *Bonheur des Dames*. Ce magasin ultra-moderne est enfin transformé en un << phalanstère du négoce >>²³⁷ de l'époque << moderne >>.

Voilà les héros de trois univers différents. Dans le monde du grand magasin qui représente la société moderne, les hommes sont déshumanisés car ils ne pensent qu'à la lutte pour l'existence. Les membres du personnel se combattent pour l'argent tandis que les clientes s'écrasent pour obtenir les marchandises les moins chères. Les petits boutiquiers, eux, sont fiers de leurs pratiques ancestrales qui sont, hélas, désuètes à l'époque du capitalisme florissant. L'amour de l'art et la tendresse pour la famille deviennent les vestiges du culte dépassé. Heureusement, un grand changement survient dans le monde moderne qu'est le *Bonheur des Dames*. Grâce à l'amour honnête de Denise, Mouret s'humanise. Son grand magasin-champ de bataille devient une idéale cité de travail. L'amour transforme ce monstre, faisant naître ainsi une belle image de la vie moderne.

²³⁵ *Ibid.*, p.441.

²³⁶ Le personnage de Denise Baudu n'a-t-elle pas pour modèle Mme Boucicaut, la charitable épouse d'Aristide Boucicaut, fondateur du *Bon Marché* ? Quant à Mouret, ses innovations rappellent celles de son mari, le patron du *Bon Marché*. Ce dernier a créé des services sociaux : caisse de retraite, assistance médicale, cantine, bibliothèque destinées au personnel du magasin. Appelé << Aristide le Juste >>, il est le premier en France à accorder aux employés le repos hebdomadaire et les congés annuels.

²³⁷ *Ibid.*, p.416.

CONCLUSION

L'étude thématique à travers les images dans *Au Bonheur des Dames*, nous permettrait de mieux connaître l'idéologie de Zola et son admiration pour « l'activité moderne ». Sous l'éclairage zolien, la modernité signifie la lutte, la disparition des faibles au profit des plus forts, voire l'évolution de la race humaine.

L'univers de *Au Bonheur des Dames* est l'image d'un Paris en voie de changement - cette société moderne qui dévaste sans pitié le vieux monde. Seul le *Bonheur des Dames*, l'apothéose du modernisme, s'épanouit. Le personnel de ce grand magasin représente les gens de la nouvelle génération qui sont toujours en lutte. Ces êtres, déshumanisés, ne sont que les rouages du magasin-machine et finissent par devenir ogres dévorant leur entourage. Alors que les petits boutiquiers attachés au commerce désuet gardent en leur âme la dignité de l'homme du métier. Tolérant, Zola arrive à réconcilier ces deux mondes en faisant triompher l'amour à la fin du roman. Le grand magasin, avec sa face nouvelle, devient le modèle d'une société moderne – une Utopie commerciale.

Notons que *Au Bonheur des Dames* est un roman « à voir »¹ dont le répertoire complexe d'images et de symboles renvoie à l'ensemble des thèmes du roman. La modernité, constitue en effet un leitmotif qui régit les intrigues. Force est de constater que l'esthétique de ce roman vient de la splendeur descriptive. *Au Bonheur des Dames* transpose au niveau poétique quelques grands changements de structure de la seconde moitié du XIXe siècle : le développement du machinisme et l'essor du grand capitalisme libéral.²

C'est dans cette perspective que se construisent tous les romans du cycle des *Rougon-Macquart*. Aussi la puissance de la technique romanesque de Zola se trouve dans les expressions imagées sur lesquelles notre romancier greffe son réseau de sens. L'analyse thématique à travers les images dans *Au Bonheur des Dames* nous ferait mieux comprendre l'idée que « le vent du siècle emporte l'édifice croulant des vieux âges »³, l'idée tant chérie des mouvements avant-gardistes du XIXe siècle.

¹ Terme emprunté à Alain Pagès, *Germinal* : Émile Zola, Paris, Nathan, 1995, p.64.

² M. Ambrière, *Précis de littérature française du XIXe siècle*, pp.403-404.

³ H. Mitterand, *Les Rougon-Macquart : Au Bonheur des Dames : Notes et variantes*, p.1733.

BIBLIOGRAPHIE

- ทัศนีย์ นาควัชร, *บทบาทของวรรณกรรมและพันธกิจของนักเขียนในทัศนะของเอมิล โซลา*, กรุงเทพฯ, สำนักพิมพ์จุฬาฯ, 2532.
- Ambrière M., *Précis de littérature française du XIXe siècle*, Paris, PUF, 1990.
- Aziza Cl., Olivieri Cl. et Scrick R., *Dictionnaire des symboles et des thèmes littéraires*, Paris, Fernand Nathan, 1978.
- Becker C. et Gaillard J., *Au Bonheur des Dames : Émile Zola, Profil d'une œuvre*, Paris, Hatier, 1982.
- Centre national de documentations pédagogiques, *Le Paris d'Hausmann. Au nom de la modernité*, Textes et documentations pour la classe, du 1er à 15 avril 1995, N°693.
- Decharneux B. et Nefontaine L., *Le symbole*, Paris, PUF, 1998.
- Décote G. et Dubosclard J., *Itinéraires littéraires XIXe siècle*, Paris, Hatier, 1988.
- De Lattre A., *Le Réalisme selon Zola*, Paris, PUF, 1975.
- Dezalay A., *L'Opéra des Rougon-Macquart. Essai de rythmologie romanesque*, Paris, Klincksieck, 1983.
- Gaillard J., << Préface >> sur *Au Bonheur des Dames*, Paris, Gallimard, 1980.
- Gengembre G., << Au fil du texte >> sur *Au Bonheur des Dames : Émile Zola*, Paris, Classiques, Pocket, 1998.
- Goldenstein J.-P., *Pour lire le roman*, Bruxelles, Paris-Gembloux, A. De Boeck et J. Duculot, 1985.
- Hamon Ph., *Introduction à l'analyse du descriptif*, Paris, Hachette, 1981.
- Hamon Ph., *Le Personnel du roman. Le système des personnages dans Les Rougon-Macquart d'Émile Zola*, Paris, Droz, 1983.
- Le Blond-Zola Cl., << Préface >> sur *Les Rougon-Macquart*, Paris, Éditions du Seuil, tome IV, 1970.
- Mitterand H., *Le Discours du roman*, Paris, PUF, 1980.
- Mitterand H., *Le Regard et le signe*, Paris, PUF, 1987.
- Mitterand H., *Zola et le naturalisme*, Paris, PUF, coll. << Que sais-je ? >>, 1986.
- Mitterand H., << Études, notes et variantes >> sur *Les Rougon-Macquart. Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire*, coll. de la Pléiade, Paris, Gallimard, tome III, 1964.

- Pagès A., *Germinal* : Émile Zola, Paris, Nathan, 1995.
- Pradalié G., *Le Second empire*, 2e éd., Paris, PUF, coll. << Que sais-je ? >>, 1963.
- Raimond M., *Le Roman*, Paris, Armand Colin, 1988.
- Rincé D. et Lecherbonnier B., *Littérature. Textes et documents XIXe siècle*, Paris, Nathan, coll. Henri Mitterand, 1996.
- Robert P., *Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analytique de la langue française*, Montréal, Dicorobert, 1996.
- Salles C., *Le Second Empire, 1852-1869 l'économie nouvelle*, Paris, Librairie Larousse, 1985.
- Saulnier V.L., *La littérature française du XIXe siècle*, Paris, PUF, 1993.
- Serullaz M., *L'Impressionnisme*, Paris, PUF, coll. << Que sais-je ? >>, 1961.
- Tadié J.-Y., *Introduction à la vie littéraire du XIXe siècle*, Paris, Bordas, 1970.
- Vassevière J., *Zola biographie étude de l'œuvre*, Paris, Albin Michel, 1994.
- Zola É., *Au Bonheur des Dames*, Paris, Gallimard, 1980.
- Zola É., *Le Roman expérimental*, Paris, Garnier-Flammarion, 1971.

BIOGRAPHIE

Mademoiselle Jutharat Yenpaht, née à Tak le 21 octobre 1974, licenciée de Français à l'Université de Chiang Mai en l'année 1997, est entrée à l'Université Chulalongkorn en 1998 pour poursuivre des études supérieures.



สถาบันวิทยบริการ
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย